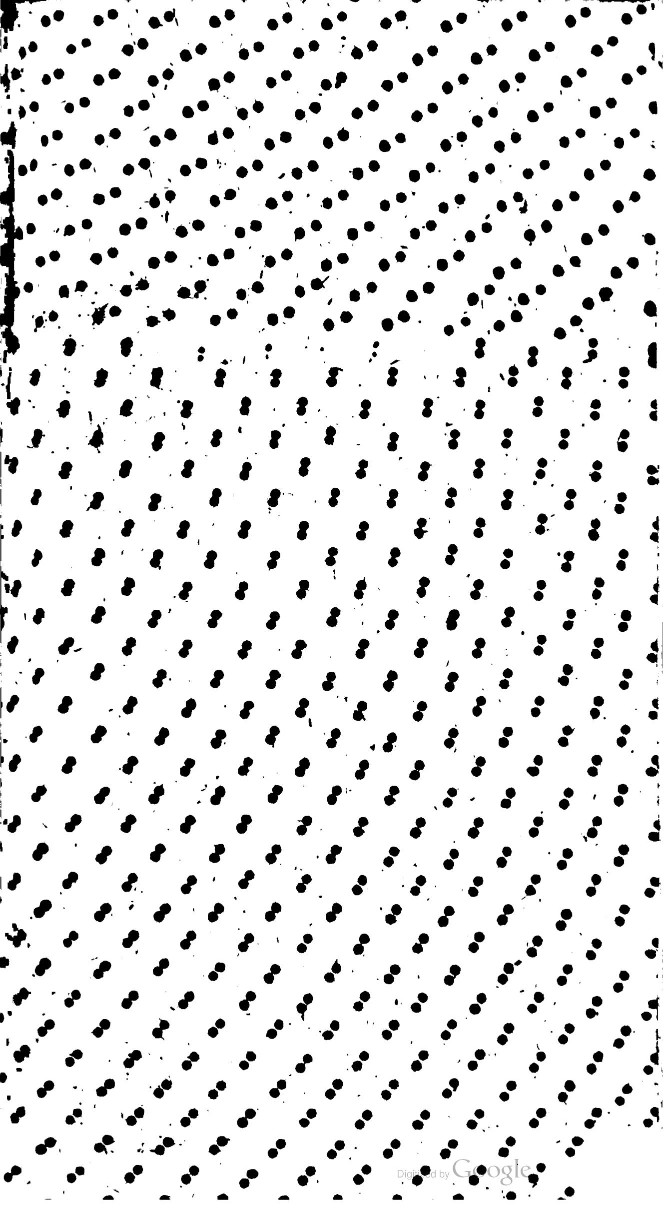




by Adélaïde-Marie-Émilie-Filleul, marquise de Souza

Flahaut

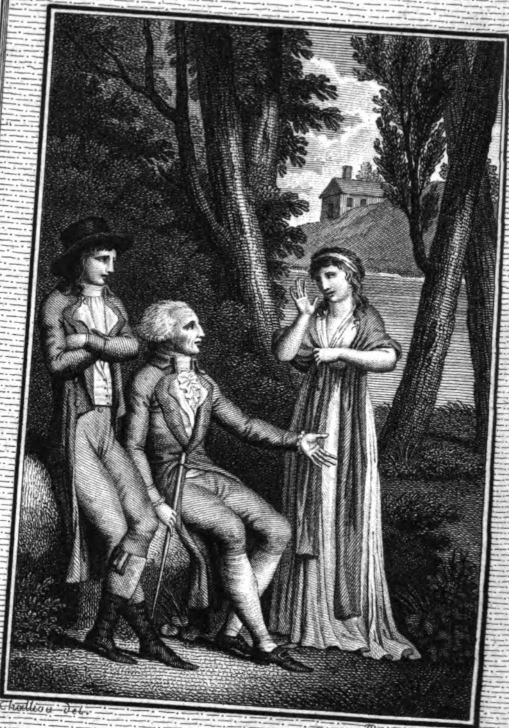
ADELE DE SENANGE,

OU

LETTRES DE LORD SYDENHAM.

Tom. 1er

Pag.



Challiou del. Bovinet sculp.

„Vous devriez ériger ici un tombeau bientôt il vous ferait ressouvenir de moi.



ADELE DE SENANGE,

OU

LETTRES DE LORD SYDENHAM,

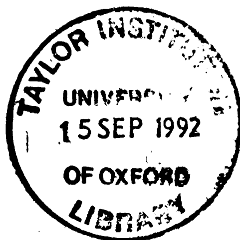
TOME PREMIER.

If thou rememberest not the slightest Folly
That ever love did make thee run into,
Thou hast not Loved. SHAKESPEARE.

GENEVE,
Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.
A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue du cimetière André des Arcs, N°. 9.

1798.


A NÉPKÖNYVTÁRI KÖZPONTTÓL BP.
NEM ADHATÓ EL!


TAYLOR INSTITUTION
15 SEP 1992
OF OXFORD

AVANT-PROPOS.

CET ouvrage n'a point pour objet de peindre des caractères qui sortent des routes communes; mon ambition ne s'est pas élevée jusqu'à prétendre étonner par des situations nouvelles; j'ai voulu seulement montrer, dans la vie, ce qu'on n'y regarde pas, & décrire ces mouvemens ordinaires du cœur qui composent l'histoire de chaque jour. Si je réussis à faire arrêter un instant mes lecteurs sur eux-mêmes, & si, dans leurs réflexions, ils disent : *dans cet ouvrage il n'y a rien de nouveau*, ils ne sauraient me flatter davantage.

Les romans sont devenus une des parties les plus intéressantes de la littérature moderne. Il n'est plus permis de les dédaigner depuis qu'il en est plusieurs qui sont comptés parmi les chefs-d'œuvres de l'esprit humain : il est vrai que la foule de ces compositions frivoles & faciles tombe dans l'oubli ; la plupart ne vivent qu'un jour. Mais, tout en craignant le même sort, je n'aurai pas l'injustice de déprécier le genre pour me préparer de l'indulgence : avec un peu de réflexion, tout le monde doit sentir qu'il tient de plus près au cœur humain que beaucoup de productions auxquelles on assigne une toute autre importance. Les bons romans sont à

la portée d'une multitude de lecteurs, & les grands poëmes en ont bien peu. Clarisse excite une admiration presque universelle, tandis qu'Homère, inaccessible à toutes les femmes, & à beaucoup d'hommes, est réservé à l'enthousiasme des savans.

Je n'ai pas la prétention de connaître avec exactitude l'histoire du roman : mais voici dans ce genre de littérature ce qui m'a paru être la marche de l'esprit humain.

A toutes les époques nous voyons qu'un des premiers soins des hommes civilisés, comme des peuples sauvages, a été de transmettre, par leurs différens moyens, les actes publics, les traits individuels qui avaient

influé sur leur âge, dans leur nation; ou dans leur tribu. De ces faits résultait une morale que les vieillards apprenaient à leurs enfans; & sur l'émulation qu'ils inspiraient, se formait le caractère de la race naissante. L'enthousiasme, la vanité ou l'intérêt de l'historien, les auront portés à exalter les qualités, & à agrandir les actions du héros de leur pays. De conteur en conteur, les faits ont augmenté, se sont grossis. Les nationaux reçurent avec avidité une fiction qui flattait à la fois leur imagination & leur orgueil : bientôt le moraliste, ou plutôt le poëte, cherchant à inspirer une émulation noble & pure, à exciter aux vertus, s'em-

para de cette disposition : il saisit tous les moyens qui avaient du pouvoir sur des hommes dont la conception était encore bornée aux choses sensibles. Le nom des héros devint le symbole allégorique des qualités qu'on leur avait supposées, & on s'efforça de suivre, avec exactitude, l'analogie de leur caractère, pour leur attribuer toutes les actions dont des êtres comme eux auraient été capables. Telle a été probablement l'origine des premiers romans. Ils n'étaient autre chose que l'histoire exagérée, dans laquelle le commencement & les progrès de la fiction avaient été presque insensibles. En effet, il y a des ouvrages de l'antiquité dont la

vraisemblance scrupuleuse fait douter encore s'il faut les considérer ou comme histoire, ou comme fiction morale. Mais des imaginations trop ardentes ne tardèrent pas à s'écarter de toute espèce de vraisemblance, & enfantèrent à l'envi des Oroondates, des Amadis, &c. &c. Le monde fut peuplé de pélerins militaires, & d'aventuriers inutiles & dangereux. Les superstitions mythologiques de chaque pays contribuaient à cette dépravation. En Asie les fées, les génies & les magiciens; en Europe les enchanteurs, les sorciers, & les revenans se mêlaient aux contes populaires, & enseignaient aux peuples une espèce de providence intermédiaire, qui n'é-

tait propre, en détruisant la liberté de l'homme, qu'à décourager la vertu, & à égarer sur la route de la vraie religion. L'ignorance du peuple trouvait tout simple l'amas d'exagérations qu'on lui présentait.

Il faut remarquer que tous ces romans merveilleux, toutes ces grandes aventures étaient analogues à des tems de désordre & de licence ; à des époques malheureuses dans lesquelles les gouvernemens encore chancelans ne donnaient point aux hommes la sécurité des lois ; & où les individus cherchaient à croire à une providence particulière, surnaturelle & miraculeuse. Les peuples ignorans aiment la féerie, parce qu'elle est

une manière d'expliquer les phénomènes de la nature. Les peuples opprimés aiment la chevalerie errante, parce qu'elle présente des secours inattendus contre la barbarie des oppresseurs.

Pour détruire l'empire que le merveilleux s'était acquis, la simple raison ne suffisait pas. Il fallait quelque chose de plus fort, de plus aigu. Cervantes se créa une route nouvelle, & il eut des succès prodigieux. Le ridicule qu'il employa si habilement était une sorte d'arme enchantée, plus puissante que celle des magiciens. Elle frappait, amusait, détruisait les erreurs sans paraître essayer de les combattre, & produisait son

effet avec d'autant plus de certitude, qu'elle n'annonçait pas son dessein ; on n'était pas en garde contre ce genre d'attaque, & le préjugé était vaincu sans avoir songé à se mettre en défense.

Le mouvement que Cervantes avait imprimé aux esprits fit examiner, avec attention, le moyen qu'il avait employé, & on s'apperçut bientôt qu'il pouvait se modifier à l'infini, & s'appliquer à tous les changemens survenus dans les mœurs. Le caractère connu des personnages historiques parut ne rien faire à l'utilité ni même à l'intérêt des romans. Des esprits éclairés crurent que leur but naturel était la connaissance du cœur

humain, que leur vérité était plutôt une vérité de sentiment que de fait. On quitta l'histoire pour descendre dans la vie privée : & de là sortirent trois genres sous lesquels peuvent se placer, je crois, tous les romans postérieurs à cette époque. Le roman philosophique, le roman satyrique, & le roman sentimental. (*)

Le roman philosophique est celui dans lequel un auteur, se proposant

(*) Ces trois genres sont capables d'être modifiés & mêlés de différentes manières; mais je serais porté à croire qu'il n'y a guère de romans qui n'appartiennent à un seul ou à plusieurs de ces genres. Les bergeries descriptives, & les contes purement burlesques qui paraissent former une exception, ne me semblent qu'un abus de deux de ces genres, les premiers du sentimental, les seconds du satyrique.

de donner une instruction déterminée, de présenter un modèle de politique ou de morale, place ses personnages dans une suite d'événemens qui tendent tous au même but. Si la Cyropédie est un roman, c'est le plus beau de ce genre. Le génie, ou l'ame, de Fénélon ont aussi donné à la France un chef-d'œuvre. On pourrait peut-être rapporter à cette classe plusieurs des voyages imaginaires. Pourvu que chaque action conduise à la doctrine que l'auteur se propose d'avancer ou de détruire, on n'est pas difficile sur la probabilité des événemens; & cela est nécessaire, car où est l'individu dont la vie renferme plus de deux ou trois exemples

d'une règle générale quelconque ? Pour être vraisemblable, il faudrait souvent perdre de vue l'unité de son objet.

Le roman satyrique renferme aussi de l'instruction ; mais d'une manière analogue à la comédie ; son champ est varié, étendu, il s'empare du ridicule de tous les états ; il roule sur les incidens de la vie commune. Gil-blas s'élève graduellement d'une caserne de voleurs à la peinture d'une cour. Les seigneurs, les moines, les militaires, les valets, les comédiens, les joueurs, les aventuriers, tout est représenté, tout est mis en action dans ce drame immense. La littérature Anglaise est riche en ce genre.

On peut regarder comme des romans mixtes de satyre & de philosophie, ceux qui, au lieu de peindre seulement les mœurs & les caractères, attaquent les opinions & les systêmes du jour; ceux de Swift, de Voltaire, &c. sont presque tous de cette espèce. Ces romans, quand ils ont rempli leur mission d'utilité, restent encore comme un amusement de l'esprit.

Les matériaux, sur lesquels s'exerce le roman sentimental, sont d'une nature toute différente. Le tems amène sans cesse de nouveaux systêmes, de nouvelles opinions; les mœurs, les usages, les manières changent; mais les passions sont éternellement les mêmes: elles pénètrent par toute la

vie, donnent leur coloris & leur caractère aux événemens qui la remplissent, & en modifient toutes les actions journalières. De grands peintres ont essayé d'en représenter les mouvemens impétueux & sublimes. Ils ont pris un terrain vaste, où ils ont réuni de grands accidens. Dans le vertueux projet de réhausser les hommes ordinaires, ils se sont placés au-dessus d'eux; c'est ainsi que Clarisse, Grandisson, ont élevé l'homme pour l'améliorer. L'amour a presque toujours été choisi comme l'agent principal de ces grandes compositions, parce qu'il est la plus brillante & la plus active de toutes les passions; parce que c'est la seule qui ne prenne

qu'une époque dans la vie, & que tout ce qui finit porte toujours sa morale avec soi; parce que c'est plutôt une situation qu'une habitude; parce que la franchise, la vanité, la colère, l'orgueil, la générosité, les qualités, comme les défauts de l'individu qu'il anime, influent sur ses mouvemens & en varient toutes les expressions. Mais la formation de ces grands tableaux exige des talens supérieurs; ils représentent des efforts extraordinaires, des élans de l'ame, des situations rares, plutôt que les sentimens, simples & habituels, qui composent le tissu d'une existence commune.

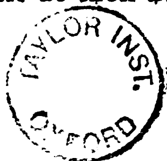
J'aime à croire que l'on pourrait

se rapprocher davantage de la nature, & que l'on ne manquerait pas à l'utilité, peut-être même à l'intérêt, en cherchant à tracer ces détails fugitifs qui occupent l'espace entre les événemens de la vie. Des jours, des années, dont le souvenir est effacé, ont été remplis d'émotions, de sentimens, de petits intérêts, de nuances fines & délicates: chaque moment a son occupation, & chaque occupation a son ressort moral: il est même bon de rapprocher, sans cesse, la vertu de ces circonstances obscures & inaperçues, parce que c'est la suite de ces devoirs journaliers qui forme essentiellement le fond de la vie. Ce sont ces ressorts que j'ai tâché de démêler.

Cet essai a été commencé dans un tems qui semblait imposer à une femme, à une mère, le besoin de s'éloigner de tout ce qui était réel, de ne guère réfléchir, & même d'écarter la prévoyance: & il a été achevé dans les intervalles d'un dépérissement lent & douloureux; mais, tel qu'il est, je le présente à l'indulgence de mes amis.

. . . A faint shadow of uncertain light,
Suchas a lamp whose life doth fade away,
Doth lend to her who Walks in fear and sad affright.

Seule dans une terre étrangère, avec un enfant qui a atteint l'âge où il n'est plus permis de retarder l'éducation, j'ai éprouvé une sorte de douceur à penser que ses premières études seraient le fruit de mon travail.

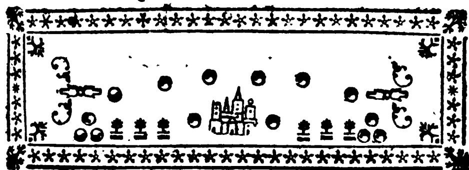


Mon cher enfant ! si je succombe à la maladie qui me poursuit, qu'au moins mes amis excitent votre application en vous rappelant qu'elle eut fait mon bonheur ; & ils peuvent vous l'attester, eux, qui savent avec quelle tendresse je vous ai aimé. Eux qui, lorsque la maladie m'accablait, ont si souvent détourné mes douleurs en me parlant de vous. Avec quelle ingénieuse bonté ils me faisaient raconter les petites joies de votre enfance, vos petits bons mots, les premiers mouvemens de votre bon cœur ! Combien leur répétais-je la même histoire, & avec quelle patience ils se prêtaient à m'écouter ! souvent à la fin d'un de mes contes, je m'ap-

percevais que je l'avais dit bien des fois; alors ils se moquaient doucement de moi, de ma crédule confiance, de ma tendre affection, & me parlaient encore de vous!... Je les remercie.... je leur ai dû le plus grand plaisir qu'une mère puisse avoir.

A. de F......

ADELE



ADELE DE SENANGE,

OU

LETTRES DE LORD SYDENHAM.

LETTRE I[ère].

Paris 24 Mai 17-

Je ne suis arrivé ici qu'avant hier, mon cher Henri, & déjà notre ambassadeur veut me mener passer quelques jours à la campagne, dans une maison où il prétend qu'on ne pense

qu'à s'amuser. J'y suis moins disposé que jamais; cependant, n'ayant point d'objection à lui faire, je n'ai pu me refuser à le suivre; mais j'y ai d'autant plus de regret, qu'indépendamment de cette mélancolie qui me poursuit & me rend importuns les plaisirs de la société, j'ai rencontré ce matin une jeune personne qui m'occupe beaucoup; elle m'a inspiré un intérêt que je n'avais jamais ressenti; je voudrais la revoir, la connaître..... mais je vais livrer à votre esprit mocqueur tous les détails de cette aventure.

Je m'étais promené à cheval dans la campagne, & je revenais doucement par les champs-élysées, lorsque je vis sortir de Chaillot une grosse berline qui prenait le même chemin que moi. J'admirais pres-

qu'également l'extrême antiquité de la forme, & l'éclat, la fraîcheur de l'or & des paysages qui la couvraient; de grands chevaux bien engraissés, bien lourds, d'anciens valets, dont les habits d'une couleur sombre étaient chargés de larges galons: tout était antique, rien n'était vieux, & j'aimai assez qu'il y eut des gens qui conservassent avec soin des modes qui, peut-être, avaient fait le brillant & le succès de leur jeunesse. Nous allions entrer dans la place lorsqu'un charretier, conduisant des pierres hors de Paris, appliqua un grand coup de fouet à ses chevaux qui, voulant se hâter, accrochèrent la voiture, & la renversèrent. Je courus offrir mes services aux femmes qui étaient dans ce carosse, & dont une faisait des cris effroyables: elle

saisit mon bras la première; l'ayant sortie de là avec peine, je vis une grande & grosse créature, espèce de femme de chambre renforcée, qui, dès qu'elle fut à terre, ne pensa qu'à crier après le charretier, protester que Mde. la Comtesse le ferait mettre en prison, ordonner aux gens de le battre, quoique jusques là ils se fussent contentés de jurer sans trop s'échauffer. Je laissai cette furie pour secourir les dames à qui je jugeai qu'elle appartenait, & dont, injustes que nous sommes, elle me donnait assez mauvaise opinion. La première qui s'offrit à moi était âgée, délicate, tremblante, mais ne s'occupant que d'une jeune personne à laquelle j'allais donner mes soins, lorsque je la vis s'élancer de la voiture, se jeter dans les bras de son amie, l'embrasser,

lui demander si elle n'était pas blessée, s'en assurer encore en répétant la même question & la pressant, l'embrassant plus tendrement à chaque réponse. Elle me parut avoir 16 ou 17 ans ; je crois n'avoir jamais rien vu d'aussi beau. Lorsqu'elles furent un peu calmées, je leur proposai de gagner un café, pour éviter la foule & se reposer : elles prirent mon bras ; je fus étonné de voir que la jeune personne pleurait ; attribuant ses larmes à la peur, j'allais me mocquer de sa faiblesse, quand ses sanglots, ses yeux rougis, fatigués, me prouvèrent qu'une peine profonde la suffoquait ; j'en fus si attendri, que je m'oubliai jusqu'à lui demander bien bas, & en tremblant : « Si jeune ! connais-» sez-vous déjà le malheur ? Auriez-» vous déjà besoin de consolation ? »

— Ses larmes redoublèrent sans me répondre; — j'aurais dû m'y attendre, mais quand on se sent un intérêt vif, des intentions pures, pense-t-on aux convenances? — Nous gagnâmes la première maison, où nous demandâmes une chambre pour nous retirer: l'extrême douleur de cette jeune personne me touchait & m'étonnait également; je la fixais, pour tâcher d'en pénétrer le motif, lorsque la dame plus âgée, sentant peut-être que les pleurs de la jeunesse demandent encore plus d'explications que ses étourderies, cette dame me dit: " Vous
„ serez sans doute surpris d'apprendre
„ que la douleur de ma petite amie
„ a pour objet sa sortie du couvent;
„ mais elle y fut mise pensionnaire
„ dès l'âge de 2 ans; long-tems avant
„ je m'y étais retirée près de l'abbesse;

» avec laquelle j'avais été élevée dans
» la même maison : nous fûmes sé-
» duites par les graces & la faiblesse
» de cette petite enfant; l'abbesse s'en
» chargea particulièrement, &, de-
» puis, son éducation & ses plaisirs
» furent l'objet de tous nos soins. Sa
» mère l'ayant laissée jusqu'à ce jour
» sans jamais la faire sortir de l'inté-
» rieur du monastère, nous pensions
» qu'ayant deux garçons elle desirait
» peut-être qu'elle se fit religieuse :
» mais, avant hier, elle a fait dire
» qu'elle reprendrait sa fille aujour-
» d'hui. Adèle se désolait en pensant
» qu'il fallait quitter ses amies, &
» j'ose dire sa patrie; car, sentimens,
» habitudes, devoirs, elle ne con-
» naît rien au-delà de l'enceinte de
» cette maison; mais lorsque la voi-
» ture de sa mère est arrivée, que

„ cette femme, que vous avez vue,
„ s'est présentée comme la personne
„ de confiance à qui nous devions
„ remettre notre chère enfant, nous
„ avons craint qu'il ne fallût em-
„ ployer la force pour la faire sortir
„ & l'arracher des bras de l'abbesse.
„ J'ai voulu adoucir sa douleur en
„ la suivant & la présentant moi-
„ même à une mère qui desire sûre-
„ ment la rendre heureuse, puis-
„ qu'elle la rappelle auprès d'elle: „
A ces mots, les pleurs de la petite
redoublèrent, & sa vieille amie la
supplia de se calmer. " Par pitié pour
„ moi, lui disait-elle, ne me montrez
„ pas une douleur si vive, pensez à
„ celle que je ressens! — Au nom
„ de votre bonheur, ma chère Adèle,
„ faites un effort sur vous-même; si
„ cette femme revenait, que ne di-

„ rait-elle pas à votre mère! déjà elle „ a osé blâmer vos regrets „. — La pauvre petite, sentant sûrement qu'elle ne pouvait pas lui obéir, se précipita aux pieds de son amie, & cacha sa tête sur ses genoux; nous n'entendîmes plus que ses sanglots. Presque aussi ému qu'elles-mêmes, je m'en étais rapproché; j'avais repris leurs mains, je les plaignais, j'essayais de leur donner du courage, lorsque cette espèce de gouvernante, qui sûrement nous avait écoutés, rentre & dit en me voyant si attendri & si près d'elles: " Comment donc, Mon-
„ sieur, Mademoiselle doit être fort
„ *sensible* à votre intérêt; je doute
„ cependant que Mde. la Comtesse
„ fut satisfaite de voir Mademoiselle,
„ faire si facilement de nouvelles con-
„ naissances. „ — C'est une facilité,

repris-je avec mépris, dont Mde. sa mère jouira bientôt, elle sera, je crois, fort utile à toutes deux ! — " Je n'entends pas ce que Monsieur „ veut dire. Eh bien ! lui répondis„ je, vous pouvez en demander l'ex„ plication à Mde. la Comtesse. — „ Je n'y manquerai pas, dit-elle en „ ricanant; &, charmée de montrer son „ autorité, elle ajouta avec aigreur; „ Mademoiselle, la voiture est prête, „ je vous conseille d'essuyer vos yeux, „ afin que Madame votre mère ne „ voye pas la peine avec laquelle vous „ retournez vers elle. „ Nous nous levames sans lui répondre, & nous la suivîmes dans un silence que personne n'avait envie de rompre. — Avant de monter en voiture, la petite me salua avec un air de reconnaissance & de sensibilité que rien

ne peut exprimer. Sa vieille amie me remercia de mes soins, de l'intérêt que je leur avais témoigné. Je lui demandai la permission d'aller savoir de leurs nouvelles; elle me l'accorda, en disant; " Je pensais avec peine „ que peut-être nous ne nous rever„ rions plus. „ — Je restai dans une tristesse qui me domine encore. — Que pensez-vous; Henri, d'une mère qui peut ainsi négliger son enfant? Oublier le plus sacré des devoirs? le premier de tous les plaisirs? — Ah! pauvre Adèle, pauvre Adèle!..... En lui voyant quitter sa retraite pour entrer dans un monde qu'elle ne connaît pas, en voyant sa douleur, je sentais cette sorte de pitié que nous inspire le premier cri d'un enfant. — Je faisais des vœux pour son bonheur en pensant, avec mélancolie, com-

bien il était incertain qu'elle en connût jamais, & regardant ses larmes comme de tristes pressentimens, je me reproche de l'avoir laissée sans lui dire, au moins, que je ne l'oublierais pas, & qu'elle comptât sur moi, si jamais elle avait besoin d'un ami zélé ou compatissant. — Mais, adieu, mon cher Henri, je pars, en pensant avec plaisir que j'ai beaucoup de chemin à faire, bien du tems à être seul. Il est par trop ridicule de faire courir des gens, des chevaux pour arriver dans une maison dont je voudrais déjà être parti.

LETTRE II.

Au château de Verneuil, ce 16 Mai.

ME voilà arrivé, mon cher Henri, l'esprit toujours occupé de cette sensible Adèle ; j'y ai beaucoup réfléchi. Certes, si j'eusse pu deviner qu'il existait parmi nous une jeune fille soustraite au monde depuis sa naissance, alliant à l'éducation la plus soignée l'ignorance & la franchise d'une sauvage, avec quel empressement je l'eusse recherchée ! que de soins pour lui plaire ! quel bonheur d'en être aimé ! Elle aurait été ma femme, ma maîtresse, mon amie ! je ne lui aurais demandé que d'être heureuse & de me le dire. Quel plaisir

de l'instruire, de lui montrer le monde peu-à-peu & comme par tableaux; de lui donner ses idées, ses goûts, de la former pour soi! avec quelle satisfaction je l'eusse fait sortir de sa retraite pour la mener chez moi, lui offrir à la fois toutes les jouissances, tous les plaisirs, tous les intérêts! Dans sa simplicité, peut-être aurait-elle cru que mes défauts appartenaient à tous les hommes; tandis que son jeune cœur n'aurait attribué qu'à moi seul les biens dont elle jouissait..... Mais il est trop tard, beaucoup trop tard; ces huit jours passés dans le monde, ces huit jours la rendront semblable à toutes les femmes; n'y pensons plus, n'en parlons jamais.

Avec le goût que je vous connais pour les portraits & pour le bruit, vous seriez fort content ici. Quand

j'y suis arrivé, Mde. de Verneuil & sa société avaient l'air de m'y attendre, de me desirer; & quoique j'entendisse plusieurs personnes demander mon nom, toutes avaient un air de connaissance & même d'amitié qui vous aurait charmé. Lord D..... a parlé de mon immense fortune, dont je ne savais pas jouir, de ma jeunesse, dont je n'usais pas, de ma raison, qui ne m'a jamais fait faire que des folies. Enfin, il a fait de moi un portrait tout nouveau, & si ridicule qu'il paraissait amuser beaucoup Mde. de Verneuil. Cette jeune femme riait, questionnait, se mocquait, comme si je n'eusse pas été dans la chambre : j'avais tant besoin d'être distrait, que pour la première fois j'enviai cette disposition à s'amuser de tout, & desirant qu'elle me

communiquât sa gaieté, je ne m'occupai que d'elle. Véritablement, pendant une heure, je n'eus d'idées que celles qu'elle me donnait. Lui demandais-je un nom, elle me peignait la personne. Elle a une telle envie de rire & de s'amuser, qu'elle n'aime & ne remarque que les choses ridicules; c'est un jeune chat qui égratigne, mais qui joue toujours: comme elle n'a jamais la prétention d'occuper tout un cercle, jamais le desir de fixer l'attention des autres, elle parle toujours bas à la personne qui est près d'elle, ce qui donne à sa méchanceté un air de confiance qui fait qu'on la lui pardonne. Elle m'a fait connaître cette société, comme si j'y eusse passé ma vie. « Voyez, me di-» sait-elle, ces deux personnes qui » disputent avec tant d'aigreur; ce

„ sont deux hommes de lettres ; leur
„ présence constitue beaux esprits
„ les maîtres d'une maison : l'un, plein
„ d'orgueil, entendra volontiers du
„ bien des autres, parce que l'opinion
„ qu'il a de sa supériorité empêche
„ qu'il ne soit blessé par les éloges
„ qu'on donne à ses rivaux : l'autre,
„ pensant & disant du mal de tout
„ le monde, permet même qu'on se
„ mocque de lui quelquefois : tous
„ deux pleins d'esprit, tous deux mé-
„ chans, avec cette nuance que, pour
„ faire une épigramme, l'un a besoin
„ d'un ressentiment, & qu'il ne faut
„ à l'autre qu'une idée. — Pour cet
„ homme avec des cheveux blancs
„ & un visage encore jeune, il a
„ éprouvé des malheurs sans être mal-
„ heureux. Tour-à-tour riche & pau-
„ vre, personne n'était plus magni-

„ fique, & personne ne se passe mieux
„ de fortune ; les femmes ont occu-
„ pé une grande partie de sa vie ;
„ parfait pour celle qui lui plait, jus-
„ qu'au jour où il l'oublie pour une
„ qui lui plait davantage : alors son
„ oubli est entier, son tems, son cœur,
„ son esprit sont remplis lorsqu'il est
„ amusé. A peine sait-il qu'il a donné
„ ses soins à d'autres objets, & si
„ jamais on veut le rappeler à d'an-
„ ciennes liaisons, on pourra les lui
„ présenter comme de nouvelles con-
„ naissances : il sera toujours aimable
„ parce qu'il est insouciant. — Vous
„ semblez étonné, ajouta-t-elle ; c'est
„ peut-être que vous n'avez pas assez
„ démêlé l'insouciance de la person-
„ nalité. L'homme insouciant ne s'at-
„ tache ni aux choses, ni aux per-
„ sonnes ; mais il jouit de tout, prend

„ le mieux de ce qui est à sa portée,
„ sans envier un état plus élevé, ni
„ se tourmenter des positions plus fâ-
„ cheuses : lui plaire, c'est lui rendre
„ tous les moyens de plaire, & n'étant
„ assez fort ni pour l'amitié ni pour
„ la haine, vous ne sauriez lui être
„ qu'agréable ou indifférent. L'hom-
„ me personnel, au contraire, tient
„ vivement aux choses & aux per-
„ sonnes, toutes lui sont précieuses ;
„ car dans le soin qu'il prend de lui,
„ il prévoit la maladie, la vieillesse,
„ l'utile, l'agréable, le nécessaire ;
„ tout lui est besoin pour le moment
„ ou pour l'avenir : n'aimant rien, il
„ n'est aucuns sentimens, aucuns sa-
„ crifices, aucuns soins, qu'il n'at-
„ tende & n'exige de ce qui a le mal-
„ heur de lui appartenir. — Mais
„ vous ne me parlez d'aucune femme ?

» — C'est, me répondit-elle, en riant,
» que je n'y pense jamais ; cependant
» j'ai fait un conte tout entier pour
» elles ; je ne me suis occupée que
» des vieilles ; je ne regarde point les
» jeunes, j'ai toujours peur de les
» trouver trop bien, ou trop mal. »
— Je dois entendre demain ce petit ouvrage ; (*) s'il en vaut la peine je vous l'enverrai. — Adieu, mon cher Henri, donnez-moi donc de vos nouvelles.

(*) Ce conte est placé à la fin de ces lettres.

Lettre III.

Paris ce 24 Mai.

Je me plaisais assez chez Mde. de Verneuil, mon cher Henri; son esprit me paraissait toujours nouveau, suffisamment juste, un peu mocqueur par le besoin de s'amuser; mais sa gaieté si vraie que je la partageais sans le vouloir, quelquefois même en la désapprouvant. Enfin, près d'elle j'étais occupé sans être amoureux, & je l'amusais, disait-elle, sans l'intéresser. Un sage de vingt-trois ans la faisait rire, ma raison lui paraissait plus ridicule que la folie des autres. Elle se serait mocquée bien davantage si elle avait su que cet

Anglais si sévère restait occupé malgré lui d'une jeune personne qu'il n'avait vue qu'un instant ! — Adèle m'avait fait une impression qui m'étonnait, & que vainement je voulais détruire. Son souvenir venait se mêler à toutes mes pensées, soit que je voulusse l'éloigner en me représentant combien l'amour serait dangereux pour une ame ardente comme la mienne, ou qu'entraîné, sans m'en appercevoir, j'osasse penser au bonheur d'un mariage formé par une mutuelle affection. Elle ne cessait de m'occuper. — J'avais beau me dire qu'elle n'était plus à son couvent, que peut-être je ne la retrouverais jamais, qu'il fallait l'oublier ;

En songeant qu'il faut qu'on l'oublie
On s'en souvient (*).

Et la raison même me parlait d'elle. Mde. de Verneuil seule avait le pouvoir de me distraire; je la cherchais avec soin, me plaçais à ses côtés comme un homme qui craint ou fuit un danger. — Je commençais à espérer que si le hasard ne me faisait pas rencontrer Adèle, je finirais sûrement par n'y plus penser, lorsqu'hier, peut-être pour mon malheur, il s'éleva une dispute chez Mde. de Ver-

---

(*) Voici le couplet de l'ancienne chanson que cite Lord Sydenham.

Pour chasser de sa souvenance
L'ami secret,
On se donne tant de souffrance
Pour peu d'effet!
Une si douce fantaisie
Toujours revient;
En songeant qu'il faut qu'on l'oublie,
On s'en souvient.

neuil, pour savoir lequel était le plus heureux, d'être aimé d'une très-jeune personne, ou de l'être par une femme qui eut déjà connu l'amour. Les vieillards préféraient l'innocence ; la jeunesse voulait des sacrifices, de grandes passions; on dissertait lourdement, lorsque Mde. de Verneuil fit ces vers :

Amans, amans, si vous voulez m'en croire,
A des cœurs innocens consacrez vos desirs :
Supplanter un amant peut donner plus de gloire ;
Soumettre un cœur tout neuf donne plus de plaisirs.

Personne ne les sentit plus que moi, mais je ne les louai point; j'osai même contredire Mde. de Verneuil, me mocquer de l'amour, douter de l'innocence : je disputais pour le plaisir d'entendre des raisons que j'avais repoussées mille fois. Ma tête

était

était remplie d'Adèle, & je passai le reste du jour, la nuit entière, à y penser. — Je me disais que la voir n'était pas m'engager.... que peut-être je négligeais un bien que je ne retrouverais pas. Dans d'autres instans, redoutant l'amour, je me promettais de la fuir; mais bientôt, me mocquant de moi-même, je m'admirais de me créer ainsi des dangers & une perfection imaginaire. Je pensai qu'elle avait sûrement des défauts, que sa beauté perdrait par l'habitude de la voir, & que pour cesser de la craindre, il ne fallait que la braver. La pitié même vint se mêler à toutes mes réflexions: je me la figurai malheureuse; car je ne doute point que sa mère, après l'avoir abandonnée si long-tems, ne l'ait rapprochée d'elle pour la tourmenter. Une voix secrète

me reprochait le tems que j'avais perdu. Dans cette agitation je me déterminai à partir, sachant bien que même si je devenais amoureux, il serait impossible que je fusse assez insensé pour offrir mon cœur & ma main à celle que je ne connaîtrais pas.... Que de tems je vais passer à l'étudier, à l'éprouver! Mais si un jour je puis acquérir la certitude qu'elle possède toutes les qualités qu'il faut pour me rendre heureux, si je peux lui plaire, qui pourra s'opposer à mon bonheur? N'ai-je pas tout ce qu'il faut en France pour décider un mariage? Un grand nom, une fortune immense; sûrement sa mère n'en demandera pas davantage: elle verra un grand établissement pour sa fille, & ne s'informera pas seulement si elle pourra être heureuse; mais mon cœur

le lui promet; & si jamais elle m'appartient, puisse sa vie entière n'être troublée par aucun nuage!

Dès que je fus arrivé ici, j'allai au couvent d'Adèle; on me dit qu'il était trop tard, que passé huit heures personne ne pouvait être admis à la grille. Ce ne sera donc que demain que je saurai à qui m'adresser pour avoir de ses nouvelles; mais demain j'en aurai certainement, & je vous écrirai. Adieu, mon cher Henri.

LETTRE IV.

Paris ce 26 Mai.

HENRI, vous devez être content: n'avez-vous pas quelque secret pressentiment qui vous annonce une aventure ridicule? J'ai été hier au couvent de Chaillot pour m'informer de *mon* Adèle; en entrant dans la cour je vis beaucoup de voitures, de valets, de peuple qui attendaient: enfin l'appareil d'une cérémonie, quoiqu'il y eut sur tous les visages une sorte de tristesse qui ne me donna point l'idée d'une fête. Je demandai l'Abbesse; on me répondit qu'elle était à l'église, qu'on y célébrait dans ce moment le mariage d'une jeune personne qui

avait été élevée dans cette maison; mais que dans quelques instans je serais admis à la grille. A peine ce peu de mots avaient-ils été prononcés, que je vis tous les cochers courir à leurs chevaux, les valets entourer la porte de l'église, & le peuple se presser au bas des degrés qui y conduisent: bientôt les portes s'ouvrirent, & jugez de mon trouble en voyant paraître Adèle, parée avec éclat, mais bien moins jolie que le jour où je la rencontrai pour la première fois. Elle était couverte d'argent & de diamans; cette magnificence contrastait si fort avec son extrême pâleur, que j'en fus attendri jusqu'aux larmes. Elle descendit l'escalier sans lever les yeux, donnant la main à un jeune homme que je crois être le marié, car il était paré aussi comme un jour de noces.

Sa figure était belle, son maintien modeste & doux; il la regardait avec des yeux qui semblaient chercher à la rassurer; mais je ne lui trouvai point cet air heureux que l'on a lorsque le cœur est assuré du cœur..... Adèle, oserait-il vous épouser sans amour ? — Immédiatement après eux venait un vieillard gouteux, qui est sûrement le père du jeune homme : il se traînait appuyé sur deux hommes qui avaient peine à le soutenir ; & s'il n'avait pas eu l'air très-souffrant, son extrême parure l'aurait rendu bien ridicule. La mère d'Adèle le suivait ; je l'aurais reconnue par-tout où je l'aurais rencontrée. Tous ses traits ressemblent à ceux de sa fille ; mais ils ont une expression bien différente : Adèle a l'air noble & doux ; sa mère paraît fière & sévère : dans quelqu'état

qu'elles fussent nées, la beauté de leur taille, la régularité de leurs traits les auraient fait distinguer parmi toutes les femmes: mais Adèle a un charme irrésistible; son ame semble attirer toutes les autres; elle vous plaît sans avoir envie de vous plaire, & vous laisse persuadé que si elle eut parlé, si elle fût restée, elle vous aurait attaché encore davantage. — Ils montèrent tous les quatre dans la même voiture; & sans m'amuser à regarder le reste de la noce, je sortis à pied du couvent, prenant le même chemin que je leur avais vu prendre; je les regardai tant que je pus les voir, mais sans me hâter de les suivre; je marchais lentement, livré à mes réflexions: ma tristesse augmentait en me retrouvant dans le même chemin où la première fois j'avais rencontré Adèle;

mais lorsque je fus arrivé à l'endroit où sa voiture s'était cassée, je fus effrayé de ce danger comme s'il était présent : je n'avais pas encore pensé qu'elle aurait pu être blessée, & cette idée me fit frémir; il me fut impossible d'avancer davantage : j'allais, revenais sous ces mêmes arbres, parcourant le même espace où nous avions été ensemble. Enfin j'entrai dans le café où je l'avais conduite ; je demandai cette même chambre où ses larmes m'avaient si vivement attendri, & là j'interrogeai mon cœur; j'y trouvai ce regret qu'on éprouve lorsqu'on perd un bonheur dont on s'était fait une vive idée : peut-être ne m'aurait-elle jamais aimé : sûrement, je ne l'aimais pas encore non plus, mais elle avait réveillé en moi toutes ces espérances d'amour, de bonheur in-

térieur : biens suprêmes !.... Que de réflexions ne fis-je pas sur ces mariages d'intérêt, où une malheureuse enfant est livrée par la vanité ou la cupidité de ses parens, à un homme dont elle ne connaît ni les qualités, ni les défauts. Alors il n'y a point l'aveuglement de l'amour ; il n'y a point l'indulgence d'un âge avancé. La vie est un jugement continuel ; & quelles sont les unions qui peuvent résister à une sévérité de tous les momens ? Les enfans mêmes n'empêchent pas ces sortes de liens de se rompre. Mais pourquoi toutes ces idées ? Pourquoi m'occuper encore d'Adèle ? Peut-être ne la reverrai-je jamais.... Cependant je ne puis cesser d'y penser. — Les larmes qu'elle répandait en quittant son couvent étaient trop amères pour

être toutes de regrets : sûrement la crainte de ce mariage les faisait aussi couler.

LETTRE V.

Paris, ce 16 Juin.

IL y a déjà plus de quinze jours que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Henri; mais pendant ce tems ma vie a été si insipide, si monotone, que j'aurais craint de vous communiquer mon ennui en vous écrivant: je garderais encore le même silence, si hier je n'avais pas été tout-à-coup réveillé de cette létargie par la vue d'Adèle, aujourd'hui Mde. la marquise de Senange.

J'avais traîné mon oisiveté au spectacle; le premier acte était déjà assez avancé, sans que je susse quel opéra on représentait, & j'étais bien déter-

miné à ne pas le demander, car étant venu pour me distraire, je prétendais qu'on m'amusât, sans même être disposé à m'y prêter. J'étais assis au balcon, à moitié couché sur deux banquettes, bâillant à me démettre la mâchoire, lorsqu'un Monsieur très-officieux & très-parlant me dit : " Voilà une actrice qui chante avec „ bien de l'expression. „ — " Elle „ me paraît crier beaucoup, lui ré„ pondis-je ; mais je n'entends pas „ un mot de ce qu'elle dit. „ — " Ah ! „ c'est que Monsieur ne sait peut-être „ pas qu'on vend ici des livres où „ sont les paroles de l'opéra ; si Mon„ sieur veut, je vais lui en faire avoir „ un. „ — " Non, je ne suis pas venu „ ici pour lire : on m'a dit que ce spec„ tacle m'amuserait ; c'est l'affaire de „ ces Messieurs qui chantent là-bas ;

„ je ne dois pas me mêler de cèla. „ — Alors il me quitta pour aller déranger quelqu'un de plus sociable que moi. — Cependant, continuant à ne rien comprendre à la joie ni aux chagrins des acteurs, je tournai le dos au théâtre, & me mis à examiner la salle, lorsqu'à quelque distance de moi, on ouvrit avec bruit une loge dans laquelle je vis paraître Adèle, parée avec excès. Je n'ai jamais vu autant de diamans, de fleurs, de plumes, de rouge entassés sur la même personne : cependant, comme elle était encore belle ! Je sentais qu'elle pouvait être mieux, mais aucune femme n'était aussi bien. — Sa mère & ce beau jeune homme étaient avec elle; je jugeai à leurs regards, aux questions qu'elle parut leur faire, que c'était la première fois qu'elle

venait à ce spectacle; & je ne sais pourquoi je fus bien aise que le hasard m'y eut conduit aussi pour la première fois. Adèle eut l'air de s'amuser beaucoup. Pendant l'entr'acte, elle promena ses regards sur toute la salle; mais à peine ses yeux furent-ils fixés sur moi, que je la vis parler à sa mère avec vivacité, me désigner, reparler encore, & toutes deux me saluèrent, en me faisant signe de venir les joindre. J'y allai; Adèle me reçut avec un sourire & des yeux qui m'assurèrent qu'elle était bien aise de me revoir. Sa mère m'accabla de remercîmens & d'éloges pour les soins que j'avais donnés à sa fille. Ne sachant que répondre à tant d'exagérations, je me retournai vers le jeune homme, en lui faisant une espèce de compliment sur mon bonheur d'avoir

été utile à sa femme. — " Ma femme ! „ reprit-il d'un air étonné ; je n'ai „ jamais été marié. „ — " Comment, „ lui dis-je, en montrant Adèle, vous „ n'êtes pas le mari de cette belle „ personne ? „ — " Non, répondit-„ il, c'est ma sœur. „ — " Votre „ sœur ! Mais vous lui donniez la „ main à l'église le jour de son ma-„ riage ? „ — Adèle se retournant alors avec vivacité : " Est-ce que vous „ y étiez ?.... „ Le jeune homme me dit qu'il avait donné le bras à sa sœur, parce que le marié ayant été pris le matin d'une attaque de goutte, il avait besoin lui-même d'être soutenu. — " Comment ! „ m'écriai-je avec une surprise dont je ne fus pas le maître, " est-ce que ce serait ce vieil-„ lard qui marchait après vous ?.... „ Oui, répondit-il d'un air si embarrassé

que bientôt après il nous quitta : un regard sévère de sa mère m'apprit combien mon exclamation lui avait déplu ; & craignant sûrement que je ne fisse encore quelques réflexions aussi déplacées, elle m'accabla de questions sur ma famille, sur mon pays ; si j'aimais à voyager ? Sur les lieux que j'avais parcourus ? Sur ceux où je comptais aller ? Enfin, elle m'excéda. — Mais combien j'étais plus tourmenté de voir cette Adèle qui, il n'y a pas encore un mois, paraissait si innocente, si sensible, de la voir occupée du spectacle comme si elle y eut passé sa vie ; riant, se mocquant, applaudissant, contente de voir & d'être vue. Tout en elle me blessa ; paraissait-elle attentive au spectacle, j'étais choqué qu'elle pût se distraire de sa nouvelle situation. Sa légéreté

me révoltait plus encore. Comment, me disais-je, après s'être livrée à un homme qu'elle déteste, comment peut-elle goûter aucun plaisir ?... Je cherchais en vain quelques traces de larmes sur ce visage dont la gaieté m'indignait : si elle eut eu seulement l'apparence de la tristesse, du regret, j'étais à elle pour la vie : la pitié aurait achevé de décider un sentiment qu'une sorte de goût avait fait naître ; mais sa gaieté m'a rendu à moi-même ; quelle honte que ces mariages ! Il y a mille femmes qu'on ne voudrait pas revoir, qu'on n'estimerait plus, si elles se donnaient volontairement à l'homme qu'elles se résignent à épouser. — Toute la magnificence qui entourait Adèle me paraissait le prix de son consentement. — Je me rapprochai d'elle, & sans fixer un instant

mes yeux sur les siens, j'examinai sa parure avec une attention si affectée, qu'elle en parut embarrassée ; mon visage exprimait le plus froid dédain, & je ne proférais que des éloges stupides. Voilà, disais-je, de bien belles plumes ! — Vos diamans sont d'une bien belle eau ! — Votre collier est d'un goût parfait ! — Elle ne répondait que par monosyllabes, cherchant toujours à tourner la conversation sur d'autres objets; mais je la ramenais avec soin à l'admiration que semblait me causer sa parure. — Je me récriai sur sa robe ! ses rubans ! Mes yeux se portant par hasard sur ses mains, & craignant sûrement que je ne louasse encore de fort beaux brasselets qu'elle portait, elle remit ses gants avec tant d'humeur, qu'un des fils cassa, & tout un rang de perles se perdit. Sa mère

se récria sur la mal-adresse de sa fille, sur la valeur de ces perles qui étaient uniques par leur grosseur & leur égalité. — Elles ont coûté bien cher, dis-je en regardant Adèle, qui me répondit en prenant à son tour l'air du dédain: *elles sont sans prix*..... Je la regardai avec étonnement; elle baissa les yeux & ne me parla plus. — Que veut-elle dire avec ces mots *sans prix*?.... Sa mère faisait un tel bruit, se donnait tant de mouvement, que nous nous mîmes aussi à chercher. La plus grande partie de ces perles était tombée dans la loge; je les retrouvai toutes, & les remis à Adèle, qui me dit avec assez d'aigreur, qu'elle regrettait fort la peine que j'avais pris pour elle. — Sa mère s'émerveilla sur le bonheur de m'avoir toujours de nouvelles obligations, & me pria d'aller leur deman-

der à dîner un des jours suivans. Je refusai; elle insista; mais sa fille eut tellement l'air de le redouter, que j'acceptai. — Cependant ces mots *sans prix* me reviennent toujours.... Ah! si elle était victime de l'ambition, de l'intérêt! Si elle était sacrifiée à la nécessité!.. Que je la plaindrais!.. Mais sa gaieté! Cette gaieté vient tout détruire. Que ne puis-je l'oublier!

LETTRE VI.

Paris, ce 20 Juin.

J'AI été dîner chez Adèle aujourd'hui, mon cher Henri, & comme vous aimez les portraits, les détails, je vais essayer de vous faire partager tout ce que j'ai ressenti. — Je suis arrivé chez elle un peu avant l'heure où l'on se met à table; jugez si j'ai été étonné de la trouver habillée avec la plus grande simplicité: une robe de linon, plus blanche que la neige, un grand chapeau de paille sous lequel les plus beaux cheveux blonds retombaient en grosses boucles; point de rouge, point de poudre; enfin, si jolie & si simple, que j'aurais oublié

son mariage, sa magnificence, sa gaieté, si son vieux mari ne me les avait rappelés plus vivement que jamais : cependant il me reçut avec assez de bonhommie, me fit mettre à table près de lui, m'apprit qu'il avait été en Angleterre il y avait plus de cinquante ans; qu'il en avait alors vingt, & qu'il y avait été bien heureux. Pendant tout le dîner, il me parla des anglaises qu'il avait connues : aucune d'elles ne vivait plus, & j'étais si peiné de répondre à chaque personne qu'il me nommait, *elle est morte*, — *elle n'existe plus* — *déjà !... encore !* disait-il tristement : les compagnons de sa jeunesse, qu'il avait vu mourir successivement, l'avaient moins frappé : ce n'avait jamais été que la maladie d'un seul, la perte d'un seul, qui l'avait affligé; mais là,

il se rappelait un pays tout entier, un monde entier qu'il n'avait pas vu vieillir, quoiqu'il se souvînt qu'ils fussent tous de son âge : j'étais si fâché des retours qu'il devait faire sur lui-même, que lorsqu'il me nomma une de mes tantes, que nous avons perdue à vingt ans, je sentis une sorte de douceur à lui apprendre qu'elle était morte aussi jeune; & lui-même, probablement sans s'en rendre raison, s'arrêta à elle, ne me parla plus que d'elle, & s'étendit beaucoup sur le danger des maladies vives dans la jeunesse: j'entrai dans ses idées, je ne m'occupai que de lui, & réellement, j'étais si malheureux de l'avoir attristé, que j'aurais consenti volontiers à passer le reste du jour à l'écouter ou à le distraire. — Après dîner, nous retournâmes dans le sallon. Adèle

se mit à un grand métier de tapisserie ; son vieil époux s'endormit, & moi je me rapprochai d'elle : je la regardais travailler avec plaisir ; j'étais bien aise que le sommeil de son mari, la forçant à parler bas, nous donnât un air de confiance & d'intimité, auquel je n'aurais pas osé prétendre. Le respect qu'elle paraissait avoir pour son repos, sa douceur, tout faisait renaître en moi le premier intérêt qu'elle m'avait inspiré. — En regardant la simplicité de sa parure, j'osai lui dire que je la trouvais presque aussi belle que le jour où elle était sortie du couvent ; elle me répondit, assez sèchement, qu'elle ne faisait jamais sa toilette que le soir. Je vis clairement qu'elle aurait été bien fâchée qne je crusse que c'était pour moi qu'elle avait renoncé à tout

son

son éclat; mais craindre autant que je m'en flattais, n'était-ce pas me prouver un peu qu'elle y avait pensé? — Elle me fit beaucoup d'excuses de m'avoir reçu en tiers avec eux; mais sa mère étant malade, elle n'avait pas osé inviter du monde sans elle. — Si elle avait su où je demeurais, elle m'aurait fait prier de prendre un autre jour...... &, sans attendre ma réponse, elle se leva en me demandant permission d'aller rejoindre sa mère. Elle fit venir quelqu'un, qui resta auprès de son mari, &, marchant sur la pointe des pieds, elle sortit pour aller remplir d'autres devoirs. — Je la conduisis jusqu'à l'appartement de sa mère; avant de me quitter elle me renouvella encore toutes ses excuses. — Dites-moi, Henri, pourquoi cet excès de poli-

ble un engagement sacré ; le premier bonheur de la jeunesse est de tout embellir : je suis sûr que, dans ses peines, la pensée d'Adèle s'est toujours reportée vers moi. Lorsque je l'ai revue, ses yeux brillaient de joie ; son cœur venait au-devant du mien ; pourquoi l'ai-je repoussé ! — Je crois bien qu'il n'entrait, dans ses sentimens, que le souvenir de ses religieuses, de son couvent, du premier moment où elle en est sortie ; elle me voyait encore le témoin, le consolateur de son premier chagrin ; enfin elle me recevait comme un ami, & j'ai glacé, jusqu'au fond de son cœur, ces douces émotions qu'elle ressentait avec tant d'innocence & de plaisir ! — Cette idée me fait mal. — Si je pouvais la voir, lui dire combien elle m'avait occupé,

lui apprendre les projets que j'avais formés, tout le bonheur qu'ils m'avaient fait entrevoir, je crois que la paix renaîtrait dans mon ame, que le calme me reviendrait à mesure que je lui parlerais; il ne m'est plus permis de paraître indifférent, le sentiment vif qu'elle m'avait inspiré peut seul m'excuser & faire naître son indulgence. — Lorsqu'elle m'aura pardonné, qu'elle ne me croira plus un barbare, un brutal, je serai tranquille, & alors je verrai si je dois continuer mes voyages, ou céder au desir que j'ai d'aller vous retrouver.

LETTRE VII

Paris, ce 4 Juillet.

ADÈLE ne reçoit encore personne; mais sa mère est mieux; ainsi je suis un peu moins tourmenté. — Comme je voudrais qu'elle fut heureuse! son bonheur m'est devenu absolument & ridiculement nécessaire; ses peines ont le droit de m'affliger; & je sens cependant que sa joie & ses plaisirs ne sauraient suspendre mes ennuis. — Mais, enfin sa mère est mieux; jouissons au moins de ce moment de tranquillité. — Cette nouvelle m'ayant mis d'assez bonne humeur, je me crus un peu plus sociable, & j'allai à une grande assemblée chez la

Duchesse de ***. Il y avait beaucoup de monde, & surtout beaucoup de femmes. Ne connaissant presque personne, je me mis dans un coin à examiner ce grand cercle. Vous croyez bien que je n'ai pas perdu cette occasion d'essayer le système que vous me connaissez. Je m'amusai donc à chercher, d'après l'extérieur & la manière d'être de chacune de ces femmes, les défauts ou les qualités des gens qu'elles ont l'habitude de voir; ce qui, à une première vue, est, je vous assure, beaucoup plus aisé à deviner qu'il n'est facile de les juger elles-mêmes. Il y en avait une d'environ trente ans, qui n'a pas dit un mot, qui était toujours dans l'attitude d'une personne qui écoute, approuvant seulement par des signes de tête. Voilà qui est clair, me suis-

je dit, c'est une pauvre femme dont le mari est si bavard qu'il l'a rendue muette : je suis sûr que depuis des années il lui a été impossible de placer une parole dans leur conversation. Quoique je n'en doutasse pas, je voulus m'en assurer; & me rapprochant d'un homme vêtu de noir, ayant une figure assez sombre, & se tenant comme moi, dans un coin, à observer tout le monde sans parler à personne. — " Oserais-je vous
„ demander, lui dis-je, si cette
„ dame, qui est là-bas en brun? —
„ *Où*? — celle qui est si bien mise, à
„ laquelle il ne manque pas une épin-
„ gle! — *hé bien*? — Si cette dame
„ n'a pas un mari fort bavard?„ —
Je ne le connais pas, ils sont séparés depuis long-tems. — " Séparés... mais au
„ moins, ajoutai-je, son meilleur ami

„ ne parle-t-il pas beaucoup ? „ — *Affreusement : avec de l'esprit, il en est insupportable !* " J'en suis charmé ! „ *& pourquoi donc cela vous fait-il tant de plaisir ?* — Alors je lui expliquai mon systême, qu'il saisit avidement, & toujours jugeant sur les personnes que nous voyons, le caractère de celles qui étaient absentes, nous fimes des découvertes qui auraient fort étonné toutes ces dames. Je me suis très-amusé ; mais apparemment que je n'en avais pas l'air, car nous entendîmes une jeune femme qui disait en me regardant : *Comme les Anglais sont tristes !* Je devinai que cela pouvait bien signifier, *comme Lord Sydenham est ennuieux !* & mon compagnon l'ayant pensé comme moi, je m'en allai, très-satisfait de mes ob-

servations, & regrettant seulement *que vous n'eussiez pas été avec nous, eussiez-vous dû vous mocquer de moi.*

LETTRE IX.

Paris, ce 12 Juillet.

J'AI passé hier à la porte d'Adèle; on m'a encore dit qu'elle ne recevait personne. J'allais partir, lorsque mon bon génie m'a inspiré de démander des nouvelles de Mr. de Senange. On m'a répondu qu'il était chez lui, & tout de suite les portes se sont ouvertes, ma voiture est entrée dans la cour; j'en suis descendu, encore tout étourdi de cette précipitation, & ne sachant pas trop si j'étais bien aise ou fâché de faire cette visite. — Un valet de chambre me conduisit dans le jardin où il était. Je l'apperçus de loin qui se promenait appuyé

sur le bras d'Adèle. En la voyant je m'arrêtai, indécis, & souhaitant de m'en aller; car, puisqu'elle m'avait fait défendre sa porte, il m'était bien démontré qu'elle ne desirait pas de me voir; mais le valet-de-chambre avançant toujours, il fallut bien le suivre. — Lorsqu'il m'eut annoncé, le Marquis & sa femme se retournèrent pour venir au-devant de moi. Je les joignis avec un embarras que je ne saurais vous rendre : un sentiment secret me disait que j'étais désagréable à Adèle; que peut-être son vieux mari ne me reconnaîtrait plus; je me sentis rougir, je baissais les yeux, & je ne conçois pas encore comment je ne m'en suis pas allé, au lieu de leur parler. Je les saluai en leur barbouillant un compliment qu'ils n'entendirent sûrement pas; car

je ne savais ce que je disais. — Mr. de Senange me reprocha d'avoir été si long-tems sans les voir. — Je lui dis combien de fois j'étais venu, sans avoir été assez heureux pour les trouver. — Adèle, alors, crut devoir m'apprendre la maladie de sa mère, qui, pendant long-tems, l'avait empêchée de recevoir du monde; & son départ pour les eaux, qui, la laissant aussi jeune sans mentor, l'obligeait à garder encore la même retraite; Monsieur, ajouta-t-elle, toutes les fois que vous viendrez voir Mr. de Senange, je serai très-aise si je me trouve chez lui. — Sa voix était si douce, que j'osai lever les yeux & la fixer : la sérénité de son visage, son sourire, me rendirent le calme & l'assurance. Je marchai auprès d'eux, mesurant mon pas sur la fai-

blesse de Mr. de Senange. J'éprouvais une sorte de satisfaction à m'unir ainsi, à la bonne, à la complaisante Adèle. — Après quelques minutes de conversation, je me trouvai si à mon aise, Mr. de Senange était de si bonne humeur, que je me regardai presque comme de la famille, & sa canne étant tombée, au lieu de la lui rendre, je pris doucement sa main, & la passai sous mon bras, en le priant de s'appuyer aussi sur moi; il me regarda en souriant, & nous marchâmes ainsi tous trois ensemble. Hélas! il fut bien long-tems pour traverser une très-petite distance, un chemin qu'Adèle aurait fait en trois sauts si elle eut été seule; je l'admirais de ne pas témoigner la moindre impatience, le plus léger mouvement de vivacité. Enfin nous

arrivâmes auprès d'une volière, devant laquelle il s'assit. Je restai avec lui; pour Adèle, elle fut voir ses oiseaux, leur parler, regarder s'ils avaient à manger; & continuellement, allant à eux, revenant à nous, ne se fixant jamais, elle s'amusa sans cesser de s'occuper de son mari, & même de moi. Nous restâmes là jusqu'au coucher du soleil; l'air était pur, le tems magnifique: Adèle gaie, contente; son mari me regardait avec affection. Dans un moment où elle était auprès de ses oiseaux, il me dit avec attendrissement: "Je suis
» bien coupable de n'avoir pas d'a-
» bord reconnu votre nom: je ne me
» le pardonnerais pas, s'il n'avait
» pas été indignement prononcé. Lors-
» que j'ai été en Angleterre, j'ai con-
» tracté avec votre famille les plus

„ grandes obligations ; j'ai aimé votre „ mère comme ma fille ; je veux vous „ chérir comme mon enfant : un „ jour, je vous conterai des détails „ qui vous feront bénir ceux à qui „ vous devez la vie. „ Adèle revint, & il changea aussitôt de conversation : je ne pus ni le remercier, ni l'interroger ; mais s'il n'a besoin que d'un cœur qui l'aime, il peut compter sur mon attachement. Sans pouvoir définir cette sorte d'attrait, je me sentais content près d'eux. Adèle me demanda si je trouvais sa volière jolie ? Je lui répondis qu'elle allait bien au reste du jardin. — Ce n'était pas en faire un grand éloge ; car il est affreux : c'est l'ancien genre français dans toute son aridité ; du buis, du sable, & des arbres taillés. La maison est superbe ; mais on la

voit toute entière, elle ressemble à un grand château renfermé entre quatre petites murailles, & ce jardin, qui est immense pour Paris, paraissait horriblement petit pour la maison : cette volière toute dorée était du plus mauvais goût. Adèle me demanda si j'avais des terres, de beaux jardins, & surtout des oiseaux? Beaucoup d'oiseaux, lui dis-je, mais les miens seraient malheureux s'ils n'étaient pas en liberté. J'essayai de lui peindre ce parc si sauvage que j'ai dans le pays de Galles : cela nous conduisit à parler de la composition des jardins. Elle m'entendit, & demanda à son mari de tout changer dans le leur, & d'en planter un autre sur mes dessins. Il s'y refusa avec l'humeur d'un vieillard qui regrette d'anciennes habitudes; mais dès que je

lui eus rappelé les campagnes qu'il avait vues en Angleterre, il se radoucit : les souvenirs de sa jeunesse ne l'eurent pas plutôt frappé, qu'il me parla de situations, de lieux qu'il n'avait jamais oubliés, & bientôt il arriva jusqu'à desirer aussi, que toutes ces allées sablées fussent changées en gazons; ils exigèrent donc que je vinsse aujourd'hui, dès le matin, avec des crayons, des dessins, un plan qui put être exécuté très-promptement : ainsi me voilà créé *jardinier*, *architecte*, &, comme ces Messieurs, ne doutant nullement de mes talens ni de mes succès. — Adieu, mon cher Henri; trouvez bon que je vous quitte pour *aller joindre mes nouveaux maîtres.*

LETTRE X.

Paris, ce 15 Juillet.

Je suis arrivé chez M. de Senange avec mon porte-feuille & mes crayons; il n'était que midi juste, & cependant le mari & la femme avaient l'air de m'attendre depuis long-tems. *Voyons*, *voyons*, m'ont-ils crié du plus loin qu'ils m'ont apperçu. — J'ai eu bien de la peine à leur faire entendre que les ayant quittés la veille au jour tombant, & revenant d'aussi bonne heure le lendemain, il était impossible que j'eusse eu le tems de travailler: que ferons-nous donc, dit Adèle d'un air un peu boudeur? — Je lui proposai de dessiner. — Aussi-tôt elle sonna

pour avoir une grande table, auprès de laquelle je m'établis. M. de Senange fit apporter les plans de sa maison, ceux de son jardin ; je mesurai le terrain, calculai les effets à ménager, les défauts à cacher, les différens arbres qu'on emploierait, ceux qu'il fallait arracher, les sentiers, les gazons, les touffes de fleurs, la volière surtout, je n'oubliai rien ; mais Adèle voulant une rivière, & n'ayant pas une goutte d'eau dans la maison, il s'éleva entr'eux un différent dont j'aurais bien voulu que vous fussiez témoin. Adèle mit tout son esprit à prouver la facilité d'en établir une ; son mari l'écoutait avec bonté, s'en mocquait doucement, louait avec admiration l'adresse qu'elle employait à rendre vraisemblable une chose impossible : elle riait, s'obstinait, mais

ne montrait de volonté que ce qu'il en faut pour être plus aimable en se soumettant. Enfin ils finirent par décider que ma peine serait perdue, & qu'on ne changerait rien au jardin; mais que M. de Senange ayant une fort belle maison à Neuilly, au bord de la Seine, ils iraient s'y établir; & là, dit-il à Adèle: " il y a une isle de „ quarante arpens, je vous la donne; „ vous y changerez, bâtirez, abattrez „ tant qu'il vous plaira; & moi je gar„ derai cette maison-ci telle qu'elle „ est; ces arbres, plus vieux que moi „ encore, & qu'intérieurement je vous „ sacrifiais, avec un peu de peine, „ l'été, me garantiront du soleil; l'hi„ ver, me préserveront du froid; car „ à mon âge tout fait mal. Peut-être „ aussi la nature veut-elle que nos „ besoins & nos goûts nous rappro-

car elle l'écouta avec un étonnement marqué, & attendit ma réponse dans une inquiétude visible. Je l'avoue, Henri, je restai quelques momens indécis, comme cherchant dans ma tête si je n'avais pas d'autres engagemens; mais effectivement pour jouir de l'intérêt qu'elle paraissait y attacher: & lorsque j'acceptai, tous ses châteaux & sa gaieté revinrent; elle continua ainsi jusqu'au soir, que je les quittai promettant de venir aujourd'hui pour les accompagner à Neuilly; mais j'attendrai que j'y sois arrivé pour croire à ce voyage; il y a déjà trois jours de passés, & depuis ce tems peut-être a-t-elle quitté, repris & changé vingt fois sa détermination. *Le jardin anglais* me donne un peu de méfiance; cependant, j'avoue que j'aurais plus de peine à renoncer à ce projet.

LETTRE XI.

Neuilly, ce 16 Juillet.

C'EST de Neuilly que je vous écris, mon cher Henri; nous y sommes arrivés hier, & j'ai déjà trouvé le moyen d'être mécontent d'Adèle & de lui déplaire. Lorsque j'arrivai chez M. de Senange, elle était si pressée d'aller voir son isle, qu'à peine me donna-t-elle le tems de le saluer; il fallut partir tout de suite. « Allons, venez, » lui dit-elle en prenant son bras pour l'emmener. Il se leva; mais au lieu de secourir sa marche affaiblie, elle l'entraînait plutôt qu'elle ne le soutenait. Dans une grande maison, le moindre déplacement est une véritable affaire;

tous les domestiques attendaient dans l'antichambre le passage de leurs maitres ; les uns pour demander des ordres, les autres pour rendre compte de ceux qu'ils avaient exécutés ; chacun d'eux avait quelque chose à dire, & Adèle répondait à tous : *oui*, *oui*, *oui*, sans même les avoir entendus : son mari voulait-il leur parler, elle ne lui en laissait pas le tems, & le tirait toujours vers la voiture. Cette impatience me déplut ; je pris l'autre bras de M. de Senange, & lui servant de contre-poids, je m'arrêtais avec égard dès qu'il paraissait vouloir écouter ou répondre ; j'espérais que cette attention rappellerait le respect d'Adèle ; mais l'étourdie ne s'en apperçut même pas. — Elle répétait sans cesse : *dépêchons-nous donc*, *venez donc*, *allons-nous-en donc* : enfin son mari la suivit & nous montâmes en voiture.

Ah ! un vieillard qui épouse une jeune personne doit consentir à finir sa vie avec un enfant ou avec un maître, trop heureux encore quand elle n'est pas tous les deux. Cependant Adèle fut plus aimable pendant le chemin ; il est vrai qu'elle ne cessa de parler des plaisirs dont elle allait jouir ; mais au moins y joignait-elle un sentiment de reconnaissance, & elle lui disait, *je serai bienheureuse*, comme on dit, *je vous remercie*. Je commençais à lui pardonner, peut-être même à la trouver trop tendre, lorsque nous arrivames à Neuilly. Imaginez, Henri, le plus beau lieu du monde, qu'elle ne regarda même pas ; une avenue magnifique, une maison qui serait partout un château superbe ; rien de tout cela ne la frappa, elle traversa les cours, les appartemens sans s'arrêter, & comme elle aurait fait un

grand chemin : ce qui était à eux deux ne lui paraissait plus suffisamment à elle ; c'était à son isle qu'elle allait ; c'était là seulement q'elle se croirait arrivée ; mais comme il était trois heures, son mari voulut dîner avant d'entreprendre cette promenade ; Adèle fut très-contrariée, & le montra beaucoup trop, car elle alla même jusqu'à dire que n'ayant pas faim, elle ne se mettrait pas à table, & qu'ainsi elle pourrait se promener toute seule, & tout de suite. — M. de Senange prit un peu d'humeur : " & vous, Milord, „ me dit-il, voudrez-vous bien me „ tenir compagnie ? „ — " Oui assu„ rément, lui répondis-je, & j'espère „ que Mde. de Senange nous attendra, „ pour que nous soyons témoins de „ sa joie, à la vue d'une première pro„ priété. „ — " Ah ! reprit son mari,

„ j'en aurais joui plus qu'elle ! „ — Adèle sentit sa faute, baissa les yeux, & s'alla mettre à une fenêtre, où elle resta jusqu'au moment où l'on vint avertir qu'on avait servi. J'offris mon bras à M. de Senange, sa goute l'obligeant toujours à en prendre un. — Elle nous suivit en silence, & notre dîner se passa assez tristement : elle ne me regarda, ni ne me parla. En sortant de table, M. de Senange nous dit que se sentant fatigué il allait dormir, & qu'il nous priait d'aller sans lui à cette fameuse isle : " Adèle, „ ajouta-t-il avec bonté, " nous avons eu un peu d'hu-
„ meur ; mais vous êtes un enfant, &
„ je dois encore vous remercier de me
„ le faire oublier quelques fois. „ Elle avoua qu'elle avait eu tort, lui en fit les plus touchantes excuses, & parut desirer de bonne-foi d'attendre son

réveil pour se promener; il ne le voulut pas souffrir; elle insista; mais il nous renvoya tous deux, & nous partîmes ensemble. — Nous marchâmes long tems, l'un auprès de l'autre, sans nous parler; elle gagna le bord de la rivière, & s'asseyant sur l'herbe, en face de son isle, elle me dit: " j'ai été „ bien maussade aujourd'hui, mais „ vous m'avez paru un peu austère: „ au surplus, continua-t-elle en riant, „ je dois vous en remercier; il est bien „ heureux de trouver de la sévérité, „ lorsqu'on n'attendait que de la poli- „ tesse & des complimens. „ Cette plaisanterie me déconcerta, & je pensai qu'effectivement elle avait dû me trouver un censeur fort ridicule. Elle ajouta: " je me punirai, car j'attendrai que M. „ de Senange puisse venir avec nous „ pour jouir de ses bienfaits; je suis

„ trop heureuse d'avoir un sacrifice à „ lui faire. „ Cette dernière phrase fut dite de si bonne grace, que je me reprochai plus encore ma pédanterie. “ Si „ vous saviez, lui dis-je, combien „ vous me paraissez près de la perfec„ tion, vous excuseriez mon étonne„ ment, lorsque je vous ai vu un mou„ vement d'impatience que, dans une „ autre, je n'eusse pas même remarqué.„ “ N'en parlons plus, „ me répondit-elle en se levant & regardant l'autre côté du rivage, comme elle aurait fait un objet chéri; elle le salua de la tête, en disant: “ à demain; aujourd'hui j'ai „ besoin d'une privation pour me rac„ commoder avec moi-même. „ Elle s'en revint gaiement: son mari venait de s'éveiller lorsque nous rentrâmes; Adèle fut charmante le reste de la journée, & lui montra une si grande



envie de réparer, que sûrement il l'aime encore mieux qu'il ne l'aimait la veille.
— Pour moi, Henri, je resterai ici au moins jusqu'à ce que M. de Senange m'ait appris les raisons qui le portent à s'intéresser à moi, & à me traiter avec tant de bonté.

LETTRE XII.

Neuilly, ce 18 Juillet.

ENFIN, *elle* a pris possession de son isle; ce matin nous nous sommes réunis, à neuf heures, pour déjeuner: Mr. de Senange avait l'air plus satisfait que je ne l'avais encore vu. La joie brillait dans les yeux d'Adèle, mais elle tâchait de ne montrer aucun empressement; seulement elle ne mangea presque point: pour moi, je pris une tasse de thé; mais comme il faut, je crois, que je sois toujours inconséquent, du moment qu'Adèle montra une déférence respectueuse pour son mari, je commençai à le trouver d'une lenteur insupportable; sa main sou-

levait sa tasse avec tant de peine, il regardait si attentivement chaque bouchée, la retournait de tant de manières avant de la manger, faisait de si longues pauses entre un morceau & l'autre, que je m'impatientais encore plus qu'elle n'avait fait la veille : si elle avait pu lire dans mon cœur, elle aurait été bien vengée de ma sévérité! A la fin, son déjeuner finit; il se mit dans un grand fauteuil roulant, & ses gens le traînèrent jusqu'au bord de la rivière. Pour Adèle, elle y fut toujours sautant, courant, car sa jeunesse & sa joie ne lui permettaient pas de marcher. — Arrivés auprès du bateau, nous eumes bien de la peine à y faire entrer Mr. de Senange; & c'est là que la vivacité d'Adèle disparut tout-à-coup. Avec quelle attention elle le regarda monter! que de prévoyances

pour éloigner tout ce qui pouvait le blesser ! quelles craintes que le bateau ne fût pas attaché assez fortement ! & moi, qui suis tous ses mouvemens, qui voudrais deviner toutes ses pensées, quel plaisir je ressentis lorsqu'approchés de l'autre bord, le pied dans son isle, je lui vis la même occupation, les mêmes soins, les mêmes inquiétudes, jusqu'à ce que Mr. de Senange fut remis dans son fauteuil, & put recommencer sa promenade. Alors elle nous quitta, & se mit à courir, sans que ni la voix de son mari, ni la mienne, pussent la faire revenir ; je la voyais à travers les arbres, tantôt se rapprochant du rivage, tantôt rentrant dans les jardins ; mais en quelque lieu qu'elle s'arrêtât, c'était toujours pour en fixer un plus éloigné. — Quoique j'eusse bien envie de la

suivre, je ne quittai point Mr. de Senange; il fit arrêter son fauteuil sous de très-beaux peupliers qui bordent la rivière, & renvoyant ses gens, il me dit, qu'il était tems que je susse les raisons qui lui donnaient de l'intérêt pour moi. — "Mon jeune ami, „ il faut que vous me pardonniez de „ vous parler de mon enfance; mais „ elle a tant influé sur le reste de ma „ vie, que je ne puis m'empêcher de „ vous en dire quelques mots; ne „ vous effrayez pas si je commence „ mon histoire de si loin; je tâcherai „ de vous ennuier le moins possible. „

" Mon père prisait uniquement la „ noblesse & l'argent, & peut-être ne „ me pardonnait-il d'être l'héritier de „ sa fortune, que parce que j'étais en „ même tems le représentant de ses „ titres. J'avais perdu ma mère en

„ naissant, & toute ma première en-
„ fance se passa avec des gouvernantes,
„ sans jamais voir mon père. A sept
„ ans il me mit au collège, dont je
„ ne sortais que la veille de sa fête
„ & le premier jour de l'an, pour lui
„ offrir mon respect. Les parens ne
„ savent pas ce qu'ils perdent de droits
„ sur leurs enfans, en ne les élevant
„ pas eux-mêmes; l'habitude de leur
„ devoir tous ses plaisirs, d'obéir aveu-
„ glément à toutes leurs volontés,
„ laisse un sentiment de déférence qui
„ ne se perd jamais, & que j'étais bien
„ éloigné de sentir. Je ne voyais, dans
„ mon père, qu'un homme que le
„ hasard avait rendu maître de ma des-
„ tinée, & dont aucune des actions
„ ne pouvait me répondre que ce fut
„ pour mon bonheur. Le jour même
„ que je sortis du collège, il m'en-

„ voya au service, en me recomman-
„ dant d'être sage, avec une sèche-
„ resse qui approchait de la dureté,
„ & sans y joindre le moindre encou-
„ ragement, sans me promettre la plus
„ légère marque de tendresse si je
„ réussissais à lui plaire. Aussi, à
„ peine fus-je à mon régiment, que
„ j'y fis des dettes, des sottises, &
„ que je me battis: mon père me rap-
„ pela près de lui; il me reçut avec
„ une humeur & une colère épouvan-
„ tables; loin de me corriger, il m'ap-
„ prit seulement qu'il avait aussi des
„ défauts; je me mis à les examiner
„ avec soin, & chaque jour, au lieu
„ de l'écouter, je le jugeais avec une
„ sévérité impardonnable. Il voulut
„ me marier, &, disait-il, m'apprendre
„ l'économie : j'étais né le plus pro-
„ digue & le plus indépendant des

„ hommes ; mon père, qui ne s'était
„ jamais occupé de mon éducation,
„ fut tout étonné de me trouver des
„ goûts différens des siens, une ré-
„ sistance à ses ordres que rien ne
„ put vaincre : il se fâcha, je persis-
„ tai dans mes refus ; ils le rendîrent
„ furieux ; je me révoltai ; & moi, que
„ plus de bonté aurait rendu son es-
„ clave, rien ne pouvait plus m'ar-
„ rêter ni me contenir. J'étais devenu
„ inquiet, ombrageux ; revenait-il à
„ la douceur, je craignais que ce ne
„ fut un moyen de me dominer. Sa
„ sévérité me blessait encore davan-
„ tage ; toujours en garde contre lui,
„ contre moi, je le rendais fort mal-
„ heureux, & je passais pour un très-
„ mauvais sujet. Je le serais devenu,
„ si un de ses amis ne lui eut conseillé
„ d'éloigner ce monstre qui faisait le

„ tourment de sa vie. On me proposa,
„ de sa part, de voyager; j'acceptai
„ avec joie, & je choisis l'Angleterre,
„ parce que la mer, qu'il fallait tra-
„ verser, semblait nous séparer davan-
„ tage. La veille de mon départ, je
„ demandai la permission de lui dire
„ adieu; il refusa de me voir, & je
„ partis charmé de ce dernier procédé,
„ car mes torts me donnaient le be-
„ soin de le haïr. — J'arrivai à Calais,
„ irrité contre mon père & toute ma
„ famille; on me dit qu'un vaisseau,
„ loué par Milord B... votre grand-
„ père, allait partir dans l'instant. Je
„ lui fis demander la permission de
„ passer avec lui, il y consentit. En
„ entrant sur le pont, je vis une fem-
„ me de vingt-cinq ans, assise sur des
„ matelas dont on lui avait fait une
„ espèce de lit. Elle nourrissait un en-

„ fant de sept à huit mois, qu'elle ca-
„ ressait avec tant de plaisir que je
„ m'attendris sur moi-même, sur le
„ malheureux sort qui m'avait empê-
„ ché de recevoir jamais d'aussi ten-
„ dres soins; quatre autres enfans l'en-
„ touraient; son mari la regardait avec
„ affection; ses gens s'empressaient de
„ la servir, mais aucun ne parla fran-
„ çais. Je tenais, dans ma main, une
„ montre à laquelle était attachée une
„ fort belle chaîne d'or, avec beau-
„ coup de cachets; elle frappa un de
„ ces enfans qu'on promenait encore
„ à la lisière: il se traîna vers moi,
„ &, élevant ses petites mains, il sem-
„ blait vouloir atteindre ce qui lui
„ paraissait si brillant. Je descendis la
„ chaîne à sa portée, & la faisant sau-
„ ter devant lui, je l'élevais dès qu'il
„ était près de la saisir. Sa mère nous

„ regardait avec un sourire inquiet ; „ je voyais bien qu'elle craignait que „ je ne prolongeasse ce jeu jusqu'à la „ contrarieté. Touché d'une aussi ten- „ dre sollicitude, je pris cet enfant „ dans mes bras, en lui donnant ma „ montre pour jouer, & croyant que, „ puis qu'on n'avait pas parlé français „ on ne devait pas l'entendre, je lui „ dis tout haut, en l'embrassant : *Ah !* „ *que tu es heureux d'avoir encore une* „ *mère !* La mère me regarda comme „ si elle m'avait entendu ; & son père, „ qui jusques là ne m'avait pas re- „ marqué, se rapprocha de moi, ne „ me parla point du sentiment de tris- „ tesse qui m'était échappé, mais me „ fit de ces questions qui ne signifient „ que le désir de commencer à se con- „ naître : je lui répondis avec politesse „ & réserve. Pendant ce peu de mots,

» l'enfant, que je tenais encore, jeta
» ma montre par terre de toute sa
» force, & se pencha en même tems
» pour la reprendre. Elle n'était pas
» cassée, je la lui rendis avant que
» sa mère eut eû le tems de me faire
» aucune excuse; je vis que cette
» complaisance m'avait attiré toute son
» affection; &, sûrement, nous étions
» amis avant de nous être parlés. Elle
» me pria de lui rapporter son enfant,
» (hélas, cette petite enfant s'est ma-
» riée depuis à votre père, & est morte
» en vous donnant le jour; je ne pen-
» sais pas alors que je lui survivrais
» si long-tems) J'entendis, au son de
» voix de Lady B... qu'elle la gron-
» dait en anglais, en lui ôtant ma
» montre. La petite fille se mit à pleu-
» rer; mais, sans lui céder, sa mère
» essaya de la distraire, lui montra

„ d'autres objets qui fixèrent son at-
„ tention, & l'enfant riait déjà, que
„ ses yeux étaient encore pleins de
„ larmes. — Lady B... me pria de lui
„ cacher ma moiure; car, me dit-elle,
„ il est encore plus dangereux de leur
„ donner des peines inutiles, que de
„ les gâter par trop d'indulgence. —
„ Je me remis à causer avec le mari;
„ cependant le vent devint si fort que
„ nous fûmes obligés de descendre
„ dans la chambre: il augmenta tou-
„ jours, & bientôt nous fûmes en dan-
„ ger. — Mais je finirai le reste une
„ autre fois, car voici Mde. de Se-
„ nange: elle va jeudi passer la jour-
„ née à son couvent; si cela ne vous
„ ennuyait pas trop, nous dînerions
„ ensemble. „ — Je n'eus que le tems
de l'assurer que je serais très-aise de
rester avec lui. — Adèle nous rejoi-

gnit extrêmement fatiguée de sa promenade, enchantée de ce qu'elle avait vu, & cependant ne parlant que de tout changer. — Mr. de Senange ayant du monde à dîner, nous rentrâmes aussitôt pour nous habiller. — Je restai fort occupé de tout ce qu'il venait de me raconter. N'êtes-vous pas étonné que tous les pères voulant conduire leurs enfans, il y en ait si peu qui imaginent d'être pour eux ce qu'on est pour ses amis, pour toutes les liaisons auxquelles on attache du prix; l'enfance compare de si bonne heure, qu'il est nécessaire d'être aimable pour elle. Il faut être, à ses yeux, le meilleur des pères, pour pouvoir se faire craindre, sans risquer un moment d'être moins aimé. Alors on n'a pas besoin de présenter toujours la reconnaissance comme un devoir; elle de-

vient un sentiment, & les obligations en sont mieux remplies. Adieu, mon cher Henri, je vous écrirai aussitôt que Mr. de Senange aura fini de m'apprendre ce qui le concerne.

LETTRE XIII.

Neuilly, ce 21 Juillet.

ADÈLE est partie ce matin, de fort bonne heure, pour son couvent; je suis resté seul avec Mr. de Senange: je sentais une sorte de plaisir à la remplacer dans les soins qu'elle lui rend. Aussitôt après dîner, je le conduisis sur une terrasse qui est au bord de la Seine; ses gens nous apportèrent des fauteuils, & il continua son histoire. —

"Je ne vous ferai point, me dit-il, „ le détail des dangers que nous courûmes : j'en fus peu effrayé; non „ qu'un excès de courage m'aveuglât „ sur notre situation, ou m'y rendit in-

» sensible, mais j'étais si occupé de » la frayeur dont cette jeune femme » était saisie! elle regardait ses enfans » avec tant d'amour! les rapprochait » d'elle, les prenant dans ses bras, » comme si elle avait pu les sauver » ou les défendre! Je ne tremblais » que pour elle, & je suis sûr qu'un » grand intérêt, non-seulement empê» che la crainte, mais distrait de la » douleur même; car après que le pre» mier danger fut passé, je m'apper» çus que je m'étais fait une forte con» tusion à la tête, sans que j'aie jamais » pu me rappeler ni où ni comment.
» — Lorsque nous fûmes un peu plus » tranquilles, Milord B. vint à moi, » & me jura une amitié que rien, di» sait-il, ne pouvait plus détruire: » effectivement, dans ces momens de » trouble, on se montre tel que l'on

» est,

„ est, & peut-être me savait-il gré de
„ n'avoir pas un instant pensé à moi-
„ même : pour lui, toujours froid, tou-
„ jours raisonnable, il s'occupait de
„ sa femme avec le regret de la voir
„ souffrir, mais sans rien prévoir de
„ ce qui pouvait la soulager, ou trom-
„ per son inquiétude. Nous arrivâmes
„ à Douvres le lendemain au soir.
„ Lady B... ayant à peine la force de
„ marcher, on la porta jusqu'à l'au-
„ berge, où elle se coucha, & je ne
„ la revis plus du reste de la journée.
„ Son mari vint me retrouver ; nous
„ soupâmes ensemble. Pendant le re-
„ pas, m'ayant entendu dire qu'aucune
„ affaire ne m'appelait directement à
„ Londres, & que même la curiosité
„ ne m'y attirait pas vivement, il
„ me proposa d'aller passer quelques
„ semaines dans leur terre qui n'é-

„ tait qu'à une petite distance de cette
„ ville. J'y consentis avec un senti-
„ ment de répugnance dont je ne sau-
„ rais vous rendre raison, mais que
„ j'éprouvais d'une manière sensible :
„ je crois que le cœur pressent tou-
„ jours les peines qu'il doit éprouver ;
„ cependant, aucune bonne raison ne
„ se présentant pour justifier mon re-
„ fus, j'acceptai, par cette sorte d'em-
„ barras, suite naturelle de la manière
„ dont on m'avait élevé : il fut décidé
„ que nous partirions le lendemain de
„ bonne heure. Je me retirai dans ma
„ chambre, contrarié ; je fus long-tems
„ sans pouvoir m'endormir ; je m'é-
„ veillai de mauvaise humeur ; j'étais
„ fâché de partir, je l'aurais été encore
„ plus de rester. Lady B... m'attendait ;
„ elle me fit les plus touchans remer-
„ ciemens pour les soins que je lui

„ avais rendus; & me présentant ses
„ enfans, elle leur dit de m'aimer, par-
„ ce que je serais toujours l'ami de leur
„ père & le sien. Je les embrassai tous,
„ & après le déjeuner nous partîmes.
„ Je montai dans sa voiture ; les en-
„ fans allèrent dans la mienne. Je ne
„ vous ferai point la description de
„ la terre de Lord B... vous devez la
„ connaître aussi bien que moi, mais
„ pas mieux, ajouta-t-il, car c'est le
„ tems de ma vie, peut-être le seul,
„ dont j'aie parfaitement conservé le
„ souvenir. Depuis le premier moment
„ où j'apperçus Lady B.... jusqu'au
„ jour où je repartis, il n'est pas un
„ instant que je ne me rappelle; il
„ semble que ce soit un tems séparé
„ du reste de ma vie; avant, après,
„ j'ai beaucoup oublié; mais tout ce
„ qui la regarde m'est présent & cher.

„ Ce que je ne saurais vous rendre, „ me dit-il, c'est l'espèce de charme „ qui régnait autour d'elle, & qui fai- „ sait que tout ce qui l'approchait „ paraissait heureux ; une réunion de „ qualités telle que j'ai mille fois en- „ tendu faire son éloge, & presque „ toujours d'une manière différente ; „ mais tous la louaient, car il semblait „ qu'elle eut particulièrement ce qui „ plaisait à chacun. — Cependant j'é- „ tais dans une si triste disposition „ d'esprit, que les premiers jours je „ fus peu frappé de tout le mérite de „ Lady B... Elle m'attirait sans que je „ m'en apperçusse, & je l'aimais déjà „ beaucoup, sans avoir pensé à l'ad- „ mirer. Les premiers jours que je fus „ chez elle je me promenais seul, & „ lorsque le hasard me faisait trouver „ avec du monde, je restais dans le

„ silence, sans chercher à plaire, ni
„ souhaiter d'être remarqué. Le mari,
„ les entours de Lady B... me trouvaient
„ sûrement ennuyeux & sauvage; elle
„ seule devina que j'avais des chagrins
„ & une timidité excessive. Elle essaya
„ de me rapprocher d'elle, & de me
„ faire parler, en me questionnant sur
„ des objets qu'elle connaissait sûre-
„ ment; aussi ne lui répondis-je que
„ des demi-mots, qui ne faisaient que
„ m'embarrasser davantage. Sa bonté
„ lui fit sentir qu'il fallait d'abord m'ac-
„ coutumer à elle, avant d'obtenir ma
„ confiance; elle me proposa de l'ac-
„ compagner dans ses promenades: dès
„ le lendemain je commençai à la sui-
„ vre: elle me fit faire le tour de son
„ parc, &, passant devant un temple
„ qu'elle avait fait bâtir, elle en prit
„ occasion de me parler de la com-

„ plaisance de son mari pour ses goûts,
„ & de sa reconnaissance. Dès ce jour,
„ sans me rien dire que ce qu'elle au-
„ rait permis que tout le monde sut,
„ elle me traita avec un air de con-
„ fiance & d'estime qui m'entraînoit &
„ me flattait. C'est toujours en me par-
„ lant d'elle-même que, peu-à-peu, elle
„ m'amena à oser lui confier mes peines;
„ alors elle me donna toute son atten-
„ tion, m'écoutait avec intérêt, me
„ questionnait sans indiscrétion, &
„ finit par m'inspirer le besoin d'être
„ toujours avec elle, & de lui tout dire :
„ je trouvai en elle les avis & les conso-
„ lations d'une amie éclairée ; une po-
„ litesse, dans son langage, qui aurait
„ rappelé le respect du plus audacieux,
„ & une bienveillance dans ses ma-
„ nières qui attirait toutes les affec-
„ tions. Je lui parlai de mon père
„ avec amertume ; elle me plaignit

„ d'abord ; mais bientôt, reprenant sur
„ moi l'ascendant qu'elle devait avoir,
„ sans prendre la peine d'examiner si
„ mon père avait usé de trop de ri-
„ gueur, insensiblement elle me con-
„ duisit à penser que les torts des au-
„ tres deviennent un titre à l'estime,
„ lorsqu'ils n'influent point sur notre
„ conduite, mais ne sont jamais une
„ excuse lorsqu'ils nous irritent au
„ point de nous rendre répréhensibles.
„ Enfin, elle sut si bien se rendre
„ maîtresse de mon esprit, que je
„ n'avais plus une seule pensée qu'elle
„ ne devinât. Elle lisait sur ma figure,
„ rectifiait toutes mes idées, & fit de
„ moi l'homme bon & honnête qui
„ n'a jamais pensé à elle sans devenir
„ meilleur, & qui, depuis qu'il l'a
„ connue, peut se dire qu'il n'existe
„ pas une seule personne à qui il

„ ait fait un moment de peine. — Je
„ commençais à me trouver parfaite-
„ ment heureux; j'adorais Lady B...
„ comme les sauvages adorent le so-
„ leil; je la cherchais sans cesse; mon
„ père ne m'avait point appris à ca-
„ cher mes sentimens sous ces formes
„ qui donnent, aux hommes & aux
„ choses, un poli qui les rend tous
„ semblables: je ne vivais que pour
„ elle, je n'aimais qu'elle, & il n'était
„ que trop facile de s'en appercevoir.
„ Milord B... ne paraissait plus chez
„ sa femme qu'aux heures des repas;
„ il parlait fort peu, & moins à moi
„ qu'à personne: je le remarquai sans
„ m'en embarrasser, mais je la voyais
„ souvent pensive, & cela m'inquié-
„ tait vivement. — Un jour, après
„ dîner, au lieu de rester dans le sal-
„ lon avec ses enfans, elle suivit son

„ mari & ne réparut plus le reste de
„ la journée : le soir, à l'heure du
„ souper, ils vinrent tous deux se
„ mettre à table : je la trouvai fort
„ pâle, & je vis qu'elle avait beaucoup
„ pleuré : j'en fus si bouleversé, que
„ je ne cessai de la regarder, sans
„ m'appercevoir combien cette atten-
„ tion était ridicule : je ne pensai plus
„ au souper ; j'oubliai de déployer ma
„ serviette ; elle ne mangea pas non
„ plus ; Lord B... ne soupait jamais,
„ &, au bout de dix minutes, je l'en-
„ tendis qui poussait sa chaise avec
„ humeur, en disant, que puisque
„ personne n'avait appétit, il était inu-
„ tile de rester à table plus long-tems.
„ — Lady B... toujours douce, tou-
„ jours occupée des autres, vint me
„ dire qu'une forte migraine la forçait
„ à se retirer de bonne heure, mais

„ qu'elle me priait de la suivre le len-
„ demain à sa promenade du matin :
„ je la fixai sans lui répondre, car je
„ ne pensais qu'à deviner ce qui pou-
„ vait l'avoir affligée : elle me quitta,
„ & ils s'en allèrent ensemble. Je re-
„ gagnai ma chambre, où, pour la pre-
„ mière fois, je connus à quel point
„ je l'aimais, je passai toute la nuit
„ sans me coucher : j'avais beau cher-
„ cher, me creuser la tête, je ne con-
„ cevais rien à sa douleur; & me per-
„ dant en conjectures, je ne sentais,
„ bien clairement, que le chagrin de
„ lui savoir des peines, & le desir de
„ donner ma vie pour la voir heu-
„ reuse. — Dès que le jour parut,
„ j'allai me promener, jusqu'à l'heure
„ où elle descendait ordinairement;
„ alors, ne la trouvant point dans le
„ sallon, je montai la chercher chez

„ ses enfans ; leur chambre était ou-
„ verte ; je m'arrêtai en voyant Lady
„ B... assise le dos tourné à la porte,
„ ayant ses quatre enfans à genoux
„ devant elle ; le cinquième, qu'elle
„ nourrissait encore, était sur ses ge-
„ noux ; ces enfans faisaient leur prière
„ du matin : lorsqu'ils eurent prié pour
„ la santé de leur père & de leur
„ mère, elle leur dit : *demandez aussi à*
„ *Dieu que Mr. de Senange, qui a eu tant*
„ *de soin de vous pendant la tempête,*
„ *n'éprouve aucun accident pour son re-*
„ *tour* ; — & prenant les deux petites
„ mains de ce dernier enfant, elle les
„ joignit dans les siennes, en levant
„ les yeux au ciel, & sembla s'unir
„ à leur prière. Je n'avais pas encore
„ pensé à mon départ ; jugez de ce
„ que je devins en l'entendant parler
„ de voyage. Elle me trouva encore

„ appuyé sur la porte, sans pouvoir „ lui exprimer mon trouble; mais de„ vinant sûrement que je l'avais en„ tendue, elle m'emmena dans les „ jardins; je la suivis sans lui parler; „ elle garda aussi quelque tems le si„ lence; puis, le rompant tout-à-coup, „ elle me pria de l'écouter avec atten„ tion & sans l'interrompre : *Lorsque je vous rencontrai*, me dit-elle, *je fus sensible à l'intérêt que vous témoignates à mes enfans, & dès-lors vous m'en inspirates un réel. Le danger que nous courumes ensemble, & votre sensibilité l'augmentèrent encore; mais la mélancolie qui vous dominait, lorsque vous vîntes ici, me toucha davantage. La première peine, le premier revers influe si essentiellement sur le reste de la vie, que je craignais que livré à vous-même, seul, dans une terre étrangère, vous ne profitassiez pas de*

cette grande épreuve, & que vous ne vous laissassiez abattre par le malheur, au lieu de chercher à le surmonter. Je ne connaissais pas le sujet de vos peines; j'essayai de pénétrer dans votre cœur, & vous me devintes vraiment cher. Vous savez si je ne vous ai pas toujours donné les conseils que je voudrais que mes fils reçussent un jour. Quel plaisir j'éprouvais lorsque j'avais adouci vos sentimens, rendu vos idées plus justes, vos dispositions plus heureuses; mais ce bonheur si innocent fut mal interprêté; on m'accusa d'avoir pour vous des sentimens trop tendres..... Ah! „ que je serais heureux, m'écriai-je! *Ne m'interrompez donc pas*, me dit-elle „ sévèrement; mais reprenant bientôt „ sa bonté, sa bienveillance ordinaire, „ elle ajouta: *Mon mari en prit de l'ombrage, sans que je m'en doutasse: hier il m'a avoué la peine qu'il en ressent, & je*

lui ai promis que vous partiriez aujourd'hui.... Non, par pitié, non, lui dis-je
„ en prenant ses mains dans les mien-
„ nes ; que deviendrais-je ! je suis tout
„ seul au monde ! — *Si même je m'oubliais jusqu'à permettre que vous restassiez près de moi, vous ne pouvez pas y demeurer toujours ; rendons notre séparation utile à tous deux ; car vous ne voudriez pas faire le malheur de ma vie en troublant le repos de Lord B... Allons, mon jeune ami, du courage, vos chevaux vous attendent.....*
„ Comment, mes chevaux ! & qui les
„ a demandés ?.... — *Moi ; ma tendre amitié a voulu vous éviter les détails d'un moment fâcheux pour tous deux.....* & dé-
„ tournant ses yeux pleins de larmes,
„ elle se leva. J'étais si étourdi, si peu
„ préparé à cette prompte séparation,
„ qu'il ne me vint aucune objection,
„ aucun obstacle ; d'ailleurs, je ne savais

„ que lui obéir. — Elle regagna le châ-
„ teau le plus vîte qu'il lui était possi-
„ ble, & montant tout de suite à la
„ chambre de ses enfans, elle me dit :
Je ne sais quel pressentiment m'a toujours persuadé que je mourrais jeune ; assurez-moi que si mes fils se trouvaient jamais dans votre pays, comme je vous ai rencontré dans le mien, seuls, sans conseil, sans parens, dans la jeunesse ou le malheur, jurez-moi que, vous souvenant de leur mère, vous seriez leur ami & leur guide.... " Ah ! je jure au nom de vous-
„ même, qu'ils seront toujours ce que
„ j'aurai de plus cher. — Je les em-
„ brassai tous en leur donnant les noms
„ les plus tendres, & promettant so-
„ lemnellement de ne jamais les oublier.
— *Ce n'est pas tout encore*, ajouta-t-elle, *s'il est vrai que j'aie adouci vos peines, que vous partagiez l'amitié que vous m'aviez*

inspirée, récompensez mes soins en allant, tout de suite, retrouver votre père; promettez-moi de le rendre heureux, de vous y dévouer tout entier!... C'est encore m'occuper de vous, continua-t-elle, *& vous prouver que je crois à vos regrets; car il n'est de consolation, pour les cœurs vraiment affligés, que de s'occuper du bonheur des autres....* " Je tombai à ses pieds, „ je baisai ses mains avec respect, avec „ amour; je pris tous les engagemens „ qu'elle me dicta, & je courus à ma „ voiture, sans regarder derrière moi, „ ni penser à faire mes adieux à Lord „ B... Je revins tout de suite à Paris, „ j'arrivai chez mon père, justement „ trois mois après l'avoir quitté. Il ne „ m'attendait pas; j'entrai dans sa cham- „ bre, sans permettre qu'on m'annon- „ çât, & sans lui donner le tems de „ me témoigner son étonnement ou

„ sa colère. „ — *Mon père*, lui dis-je, *j'ai été bien coupable envers vous; mais je reviens pour vous consacrer ma vie; s'il est possible, oubliez le passé; daignez m'éprouver; je défie votre rigueur de surpasser mon respect & ma soumission.* — “ Mon père, „ encore plus étonné de ce langage que „ de mon arrivée, me demanda à qui „ il devait des retours aussi inattendus; „ je lui racontai tout ce que je viens „ de vous dire; il s'attendrit avec moi, „ &, pour la première fois, m'appela „ son cher fils. — Je cherchai à lui „ plaire; souvent je trouvais qu'il me „ jugeait avec d'anciennes & d'injustes „ préventions, car les torts de la jeu„ nesse laissent des impressions qu'on „ retrouve long-tems après être corrigé; „ mais j'étais déterminé à le rendre „ heureux, & je parvins à m'en faire „ aimer. Je m'appercevais du succès

„ de mes soins, à la tendre reconnais-
„ sance qu'il avait prise pour Lady B...
„ Je lui écrivis plusieurs fois; elle me
„ répondait toujours avec la même ami-
„ tié, la même raison; mais se plai-
„ gnant souvent de sa santé, ses lettres
„ devinrent plus rares: enfin je reçus
„ de Londres un paquet d'une écriture
„ que je ne connaissais pas, & cacheté
„ de noir. Ces marques de deuil me
„ firent frémir; je n'osais ni l'ouvrir,
„ ni m'en éloigner: il fallut bien cepen-
„ dant connaître mon malheur, &
„ j'appris que Lady B.... sentant sa fin
„ approcher, avait chargé une femme
„ de confiance d'une boîte qu'elle m'en-
„ voyait: j'y trouvai un petit tableau,
„ sur lequel elle était peinte avec ses
„ enfans: il était accompagné d'une
„ dernière lettre d'elle, plus touchante
„ que toutes les autres, où, me rap-

„ pelant mes promesses, elle me bé-
„ nissait avec ma famille : je fus long-
„ tems très-affligé ; & jamais je n'ai
„ été consolé. Mon père me proposa
„ différens mariages ; toutes les femmes
„ me paraissaient si différentes de Lady
„ B... que cette proposition me rendait
„ malheureux. Il cessa de m'en parler,
„ & vécut encore quelques années :
„ j'eus la consolation de l'entendre me
„ remercier en mourant, & mêler le
„ nom de Lady B... aux bénédictions
„ qu'il me donnait. Je le regrettai sin-
„ cèrement : sa mort me rappela vive-
„ ment les torts de ma jeunesse, & tout
„ ce que je devais à cette excellente
„ femme. Je vous remettrai ces lettres
„ & les portraits de votre famille. J'a-
„ vais quitté votre grand-père avec si
„ peu d'égards, que je n'osai jamais
„ me rappeler à son souvenir ; mais

„ je ne perdis point de vue ses enfans :
„ j'appris avec intérêt leur mariage,
„ celui de votre mère, & je vous assure
„ que vous rendrez mes derniers jours
„ heureux, si vous me mettez à portée
„ de remplir mes engagemens, & si
„ vous comptez sur moi comme sur
„ un second père. „ — Je l'assurai de tout mon attachement. — Adieu. J'ai la main fatiguée d'avoir écrit si longtems : en vérité, je commence à ne plus me croire aussi malheureux, puisque le hasard m'a fait rencontrer ce digne homme.

LETTRE XIV.

Neuilly, ce 25 Juillet.

MONTESQUIEU dit, "que comme „ notre esprit est une suite d'idées, „ notre cœur est une suite de desirs. „ Je l'éprouve, Henri, car depuis que je sais les liaisons que Mr. de Senange a eues avec ma famille, ma curiosité n'est pas satisfaite; & à présent je voudrais apprendre ce qui a pu déterminer un homme aussi raisonnable à se marier, à son âge, avec un enfant de seize ans! Car Adèle n'est qu'une enfant, dont la jeunesse & l'inconséquence m'impatientent souvent, moi qui, plus rapproché d'elle, n'ai pas encore atteint ma vingt-troisième année.

— Elle est revenue de son couvent les yeux bien rouges; elle a été silentieuse & triste le reste de la soirée: le lendemain elle a paru, au déjeuner, gaie, fraîche, brillante de santé & de bonne humeur : ce changement m'a tout dérangé; j'avais passé la nuit à rêver aux chagrins qu'elle pouvait avoir, & je suis sûr que, non-seulement elle a dormi tranquille, mais qu'oubliant sa peine, elle aurait été fort étonnée que j'y pensasse encore. Cependant, Henri, elle est fort aimable, oui, très-aimable : ses défauts même vous plairaient, à vous qui ne cherchez dans la vie que des scènes nouvelles. — Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible, qui ne dispute ni ne cède jamais. Son humeur est égale, habituellement gaie; ses affections sont si vives, son

caractère si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne mettre ni borne ni mesure dans sa générosité ni ses promesses; mais, oubliant bientôt qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies: & passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre & vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel & d'une franchise qui enchante; ne connaissant ni la vanité ni le mystère, elle fait simplement le bien, franchement le mal; ne s'étonnant ni d'avoir raison ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige, tant que vous en paraissez fâché; mais, l'oubliant aussitôt que vous êtes adouci, il est presque certain que, l'instant d'après, elle vous offensera de même, s'en désolera de

nouveau, & se fera pardonner encore: aucun intérêt ne la porterait à dire une chose qu'elle ne pense pas, ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir; & si jamais elle paraissait aimer, il serait bien difficile d'y être insensible. Ajoutez à cela, Henri, une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas; une grace enchanteresse qui accompagne tous ses mouvemens; un besoin de plaire & d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, & qui ferait le tourment de celui qui serait assez fou pour en être amoureux; mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances; car elle est aussi coquette par instinct, que toutes les femmes

mes

mes ensemble le seraient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement; donne-t-elle à un pauvre, ce n'est point de la simple compassion; son visage lui peint le plaisir de l'avoir rendu heureux: le refuse-t-elle, ce n'est jamais sans lui exprimer le regret, ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant quelquefois vos goûts, une phrase, un mot qui vous est échappé, vous êtes étonné de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autrefois, manquant sans scrupule aux choses que vous desirez le plus, à celles même qu'elle avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente; enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en

tremblant que vous admirez ses talens, ses graces, ses heureuses dispositions. Un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt. Aussi, prêterai-je un beau champ à vos plaisanteries, lorsqu'entre un septuagénaire & une femme charmante, le vieillard obtiendra toutes mes préférences & ma plus tendre amitié. Je vous laisse sur cette pensée, mon cher Henri, car je suis sûr qu'elle vous paraîtra si ridicule, qu'il vous serait impossible de m'accorder un instant d'intérêt après un pareil aveu.

LETTRE XV.

Neuilly, ce 4 Août.

Je suis toujours à Neuilly, mon cher Henri, je comptais n'y passer que peu de jours, & les semaines se succèdent sans que Mr. de Senange me permette de penser encore à mon départ. Adèle me témoigne aussi beaucoup d'amitié ; cependant je voudrais vous revoir. Je ne sais s'il tient à mon caractère inquiet de ne jamais se trouver bien nulle part, mais je desire m'éloigner. — La vie qu'on mène ici est douce, agréable, & me plairait assez, si je pouvais m'y livrer sans inquiétude. On se réunit, à dix heures du

matin, chez M. de Senange. Après le déjeuner on fait une promenade, que chacun quitte ou prolonge suivant ses affaires ou sa fantaisie; on dîne à trois heures; deux fois par semaine M. de Senange a beaucoup de monde; les autres jours nous sommes absolument seuls, & ce sont les momens qu'Adèle semble préférer. Après le dîner, M. de Senange dort environ une demi heure; ensuite la promenade recommence, ou s'il y a quelque bon spectacle à Paris, Neuilly en est à une si petite distance qu'Adèle nous y entraîne souvent. La journée se passe ainsi, sans projets, sans prévoyance, & surtout sans ennui. — Adèle a commencé ses travaux dans l'isle, je les dirige; cette occupation suffit à mon esprit: M. de Senange suit avec nous le travail des ouvriers: il est toujours le juge & l'arbitre de nos

divisions. Il a l'air heureux; mais c'est lorsqu'il paraît l'être davantage, qu'il lui échappe des mots d'une tristesse profonde. Hier nous avons été à la pointe de l'isle; elle est terminée par une centaine de peupliers, si rapprochés les uns des autres, si élevés, qu'ils semblent toucher le ciel. Le jour ne pénètre que par rayons; le gazon est d'un verd sombre; la rivière s'apperçoit à peine à travers les arbres; cet endroit sauvage paraît être le bout du monde, & inspire, malgré soi, une tristesse dont M. de Senange ne ressentit que trop l'effet, car il dit à Adèle : *Vous devriez ériger ici un tombeau, bientôt il vous ferait ressouvenir de moi.* La pauvre petite fut frappée de ces paroles comme si elle n'avait jamais pensé à la mort : elle rougit, pâlit, & nous quitta aussi-tôt. Il m'envoya

la chercher : je la trouvai qui pleurait, & j'eus bien de la peine à la ramener, car elle craignait que la vue de ses larmes n'augmentât encore l'espèce de pressentiment qui avait frappé M. de Senange. Elle revint cependant, crut qu'il était plus délicat de ne pas chercher à le rassurer; mais elle observa de ne pas laisser le tems à de pareilles réflexions de renaître. A peine fûmes-nous dans le sallon, qu'elle se mit au piano, joua les airs qu'il préfère, chanta les chansons qu'il aime, voulut qu'il jouât aux échecs avec moi. Il se prêta à tout ce qu'elle voulut, écouta la musique, joua aux échecs; mais fut préoccupé le reste de la soirée, &, pour la première fois, se retira immédiatement après le souper. Je restai seul avec Adèle; ses pleurs recommencèrent à couler. " Si vous saviez,

„ me disait-elle, combien il est bon, „ tout ce que je lui dois, & quel tourment j'éprouve quand je considère „ son grand âge! il est heureux, il „ est bon, je donnerais de ma vie pour „ le conserver !.... „ La pauvre petite était toute saisie ; je voulus qu'elle descendît dans les jardins, espérant qu'une légère promenade, & la fraîcheur de la nuit, dissiperaient ces noires idées. Je lui donnai le bras, je la sentais soupirer. Elle marchait doucement, appuyée sur moi : pour la premiére fois, elle avait besoin d'un soutien. Combien sa peine me touchait! Cependant, ne pouvant point arrêter ses larmes, j'essayai de traiter sa tristesse de vapeurs, sans vouloir l'écouter ni lui répondre plus long-tems ; & doublant le pas, je la traînai, malgré elle, jusqu'à la faire courir. Ce moyen me

réussit mieux que tous mes discours; car moitié riant, moitié se fâchant, je lui fis faire le tour de la terrasse. Dès qu'elle fut distraite, sa gaieté revint. Alors j'appelai la raison à mon secours; & quoique la nuit fut superbe, que j'eusse bien envie de continuer cette promenade, de lui demander ce qui avait pu occasionner un mariage qui me paraissait heureux, mais bien disproportionné, je la ramenai chez elle, dans la crainte que ses gens ne trouvassent extraordinaire que nous rentrassions plus tard. — Pour regagner mon appartement, il faut passer devant celui de Monsieur de Senange; je m'y arrêtai involontairement, en souhaitant que son sommeil fut amusé par quelques songes heureux, & lui rendit assez de force pour espérer un long avenir.

P. S. Ce matin M. de Senange m'a fait dire qu'il avait passé une mauvaise nuit, & qu'il avait la goute très-fort : sûrement, hier il souffrait déjà, car je suis persuadé, Henri, que dans la vieillesse les inquiétudes de l'esprit ne sont jamais qu'une suite des maux du corps, comme dans la jeunesse, les maladies sont presque toujours le résultat des peines de l'ame ; & celui qui, vraiment compatissant, voudrait soulager ses semblables, risquerait peu de se tromper en disant au jeune homme qui souffre : *Contez-moi vos chagrins.....* Et au vieillard qui s'afflige : *Quel mal ressentez-vous ?.....*

LETTRE XVI.

Neuilly, ce 20 Août.

MONSIEUR de Senange a la goute depuis quinze jours, mon cher Henri, & pendant que je passais tout mon tems à le soigner, vous me grondiez avec une humeur dont je vous remercie. Votre curiosité sur Adèle me plait encore; je vous l'ai fait aimer, me dites-vous, & en même tems vous me demandez si je l'aime moi-même? Oui sûrement je l'aime; mais comme un frère, un ami, un guide attentif. Ne la jugez pas sur le portrait que je vous en avais fait; elle est bien plus aimable, bien autrement aimable que je ne le croyais. Si vous saviez avec

quelle attention elle soigne M. de Senange, comme elle devine toujours ce qui peut le soulager ou lui plaire! Elle est redevenue cette sensible Adèle, qui m'avait inspiré un intérêt aussi tendre: ce n'est plus Mde. de Senange vive, étourdie, magnifique; c'est Adèle, jeune sans être enfant, naïve sans légéreté, généreuse sans ostentation: il ne lui a fallu qu'un moment d'inquiétude pour faire ressortir toutes ces qualités; depuis que M. de Senange est malade, il ne reçoit personne; aussi la préférence qu'il m'accorde m'ôte-t-elle le desir de m'absenter. Il supporte la douleur avec courage, ou plutôt avec résignation. Il ne se plaint pas; quelquefois seulement on apperçoit ses craintes, mais jamais il ne laisse voir ce qu'il souffre. — Tous ces derniers jours, il nous parlait de la vie

comme d'une chose qui ne le regardait plus. Il est vrai que la goute s'était montrée d'abord d'une manière effrayante ; mais depuis hier elle s'est heureusement fixée au pied. — C'est depuis la maladie de M. de Senange que j'ai véritablement commencé à connaître Adèle. Pourquoi le hasard ne me l'a-t-il pas fait rencontrer plutôt ?.. Vous savez que jamais l'amitié de la jeunesse n'a de réticence : Adèle me laisse lire dans son cœur : ses pensées me sont toutes connues. Quelle simplicité ! quelle innocence ! Elle fait disparaître toutes les préventions que l'égoïsme des hommes, la perfidie des femmes m'avaient inspirées. Près d'elle, ma sévérité s'adoucit, je crois au bonheur, à la vérité, à la tendresse, à toutes les vertus. Ce visage calme, où le chagrin n'a pas encore fait de traces,

où le repentir n'en formera jamais, répand de la douceur sur tout ce qui l'environne. — Cependant, n'allez pas imaginer que je sois amoureux; si je croyais le devenir, je fuirais à l'instant. La bonté, la confiance de M. de Senange ne seront point trahies. Je ne troublerai point la fin de la vie d'un homme qui peut se dire : *Il n'y a personne à qui j'aie fait un moment de peine.* Je ne me permettrais pas même les plus insignifiantes coquetteries, si elles pouvaient lui donner de l'inquiétude. Je suis effrayé quand je vois, dans le monde, avec quelle légéreté on fait de la peine à un vieillard ou à un malade; sait-on si l'on aura le tems de réparer? Ah! ce ne sera pas moi qui l'empêcherai de bénir quelques années que le ciel semble lui avoir laissé par prédilection. — Ainsi, mon

cher Henri, aimez Adèle ; mais aussi, comme moi, chérissez-les, respectez les tous deux.

LETTRE XVII.

Neuilly, ce 26 Août.

Il n'y a pas un petit détail qui ne me fasse aimer, tous les jours davantage, l'intérieur de Mr. de Senange. Tous les premiers mouvemens d'Adèle, tous les sentimens plus réfléchis de ce vieillard, sont également bons. Pendant le déjeuner, le garde-chasse a apporté un héron à Adèle; cet homme, en le présentant, nous dit que ces oiseaux étaient fort attachés les uns aux autres : *ce matin*, nous dit-il, *ils étaient deux, lorsque celui-ci est tombé, son compagnon a fait plusieurs cris, & est revenu, jusqu'à trois fois, planer au-dessus de lui, en criant*

toujours. — Vous ne l'avez pas tiré ? dit vivement Adèle ! *Non*, *Madame*, répondit-il, prenant son effroi pour un reproche ; *il est toujours resté trop haut pour que je pusse le tuer.* — Ces derniers mots firent à Adèle une impression si forte, qu'elle le renvoya très-sèchement, en lui défendant d'en tuer jamais. Mr. de Senange sourit ; &, sans paraître avoir remarqué le mouvement d'Adèle, il parla de la voracité des hérons ! .... " Ces „ oiseaux, dit-il, mangent les poissons... les plus petits surtout... dès „ qu'il fait soleil, & qu'ils viennent, „ pour se réjouir, sur la surface de „ l'eau ; le héron les guette.... les „ saisit.... les porte à son nid...., „ mais c'est pour nourrir sa famille... „ & lui-même ne prend de nourriture „ que lorsque ses petits sont rassa-

„ siés.... „ Je voyais qu'il s'amusait à varier toutes les impressions d'Adèle, & je me plaisais aussi à la voir exprimer successivement ses regrets pour le héron, sa pitié pour les petits poissons, de l'intérêt pour ce nid, qu'il fallait bien nourrir... La pauvre enfant ne savait où reposer sa compassion.... Mr. de Senange l'appela près de lui; il lui expliqua, en ménageant soigneusement sa délicatesse, tous les maux que, dans l'ordre de la nature, le besoin rendait nécessaires; mais ne voulant point la fixer trop long-tems sur des idées qui l'attristaient, il dit qu'il se sentait mieux, & qu'une promenade lui ferait plaisir. Adèle demanda une voiture, & nous partîmes par le plus beau tems du monde. L'air faisant du bien à Mr. de Senange, nous pûmes aller

très-loin dans la campagne. — Dans un chemin de traverse, qui était bordé de fortes haies, nous trouvâmes une charette portant la récolte à une ferme voisine; en passant, la haie accrochait les épis, & en gardait toujours quelques-uns; Adèle le remarqua, & s'étonnait qu'on eut négligé de l'élaguer. — " On ne la cou-
„ pera que trop tôt, reprit Mr. de
„ Senange; ce que cette haie dérobe
„ au riche, elle le rendra aux pau-
„ vres: les haies sont les amies des
„ malheureux. „ — Effectivement, à notre retour nous trouvâmes dans ce même chemin des femmes, des enfans, qui recueillaient tous ces épis avec soin, pour les porter dans leur ménage. — Mr. de Senange les appela; sa bienfaisance les secourut tous; & je vis qu'après avoir osé

faire entrevoir à Adèle qu'il y a des maux nécessaires, il prenait plaisir à la faire arrêter sur des idées douces, que les moindres circonstances de la vie peuvent fournir à une ame sensible. — La réflexion d'Adèle fut " qu'elle „ ne laisserait jamais couper de haies;„ & Mr. de Senange sourit encore, en voyant comment elle avait profité de la leçon du matin.

Lettre XVIII.

Neuilly, ce 26 Août.

Notre promenade n'a pas réussi à Mr. de Senange : sa goutte est fort augmentée, il souffre beaucoup ; mais au milieu de ses douleurs, il s'est plu à m'apprendre les raisons qui l'avaient déterminé à se marier. — La famille de Mr. de Senange est alliée de celle de Mde. de Joyeuse, mère d'Adèle, chez laquelle il allait fort rarement : son caractère ne lui convenant pas, il ne la voyait qu'à un ou deux grands dîners de famille, qu'il donnait tous les ans. Un jour qu'il lui faisait une visite d'égard, pour la prier de venir chez lui avec

d'autres parens, il lui demanda des nouvelles de sa fille. Mde. de Joyeuse bien froidement, bien indifféremment, lui répondit, qu'étant peu riche, elle la destinait au cloître; & ne prit même pas la peine d'employer la petite fausseté ordinaire en pareille circonstance : *ma fille veut absolument se faire religieuse.* " J'ai à la re-
„ mercier, me dit-il, des expres-
„ sions qu'elle employa; je leur dois,
„ peut-être, mon bonheur; car je
„ fus révolté de voir une mère dis-
„ poser aussi durement de sa fille,
„ la livrer au malheur pour sa vie,
„ uniquement parce qu'elle était peu
„ riche. Cette jeune victime, sacrifiée
„ ainsi par ses parens, ne me sortait
„ pas de l'esprit. Après notre grand
„ dîner, je proposai à Mde. de Joyeu-
„ se de la conduire au couvent où

„ était Adèle. J'étais bien sûr qu'elle
„ ne me refuserait pas ; car c'est la
„ première femme du monde pour
„ tirer parti de tout ; & la seule pen-
„ sée que mes chevaux feraient cette
„ course, au lieu des siens, devait
„ la déterminer bien plus que le plai-
„ sir de voir sa fille. Nous arrivâmes
„ au parloir à sept heures ; c'était le
„ moment de la récréation, l'on nous
„ dit que les pensionnaires étaient au
„ jardin ; cependant nous attendîmes
„ peu : Adèle arriva bientôt, rouge,
„ animée, toute essoufflée, tant elle
„ avait couru. Sa mère, loin de lui
„ savoir gré de cet empressement, ne
„ la remarqua même pas, la reçut
„ froidement, & parla long-tems bas
„ à la religieuse qui l'avait accompa-
„ gnée. Pour moi, „ continua Mr. de
Senange, " qui ai toujours aimé la

„ jeunesse, je me plus à lui demander
„ quels jeux l'amusaient avec ses com-
„ pagnes, & de quelles occupations ils
„ étaient suivis ? — Elle me peignit
„ le colin-maillard, les quatre coins,
„ avec un plaisir qui me rappela mon
„ enfance; mais passant à ses devoirs,
„ aux heures du travail, elle m'en
„ parla avec une égale satisfaction.
„ Cet heureux caractère m'intéressa ;
„ je demandai à sa mère la permis-
„ sion de venir la revoir. Elle n'osa
„ pas la refuser à mon âge, quoiqu'elle
„ n'eut encore permis à sa fille de re-
„ cevoir personne. La semaine sui-
„ vante je retournai à ce couvent :
„ Adèle me reçut avec plaisir; je l'in-
„ terrogeai sur la vie qu'elle avait
„ menée jusqu'alors, elle m'en parut
„ fort contente; mais, lui demandai-
„ je, si votre mère voulait vous faire

„ religieuse? — *J'en serais charmée*,
„ me dit-elle gaiment, *car alors je ne*
„ *quitterais pas mes amies.* — Et si elle
„ vous mariait? — *Il faudrait bien*
„ *aussi lui obéir; mais je serais bien af-*
„ *fligée si elle me donnait un mari qui*,
„ *m'emmenant en province, m'éloignât de*
„ *mes compagnes & de mes religieuses.*
„ — Je ne pus m'empêcher de pren-
„ dre en pitié cette ame innocente,
„ toujours prête à se soumettre à sa
„ mère, sans même considérer quels
„ devoirs elle lui imposerait! si elle
„ se fut plainte, si elle eut senti sa
„ situation, j'aurais peut-être été
„ moins touché: mais la trouver dou-
„ ce, résignée, m'intéressa bien da-
„ vantage; je ne pouvais me résoudre
„ à lui laisser consommer ce sacrifice,
„ sans l'avertir, au moins, des regrets
„ dont il serait suivi. Je revins tour-
„ menté

„ menté de son souvenir & de son
„ malheur; je voyais toujours cette
„ pauvre enfant prononçant ces vœux
„ terribles; cependant il m'était bien
„ difficile de la secourir; car, dans
„ le tems que mon père était irrité
„ contre moi, il avait fait un testa-
„ ment qu'il a sûrement oublié de
„ détruire. Par cet acte, *je ne jouissais*
„ *que du revenu de sa fortune*, *&* *il ne*
„ *m'était permis de disposer du fonds*,
„ *qu'au seul cas où je me marierais; alors*
„ *j'en deviendrais le maître, la moitié*
„ *seulement restant substituée à mes en-*
„ *fans.* — J'ai toujours cru que, de-
„ sirant passionnement que sa famille
„ se perpétuât, mon père avait pensé,
„ qu'en me gênant ainsi jusqu'à l'épo-
„ que de mon mariage, je me résou-
„ drais plus aisément à former un
„ établissement. L'événement justi-

„ fia sa prévoyance ; car certaine-
„ ment, sans cette clause, je n'eusse
„ jamais imaginé d'épouser à mon
„ âge une aussi jeune personne; je
„ l'aurais dottée, mariée, sûrement
„ rendue plus heureuse : mais je n'en
„ avais pas la possibilité. Je revis
„ Adèle plusieurs fois, & chaque fois
„ elle m'intéressa davantage. M'étant
„ bien assuré que son cœur n'avait
„ point d'inclination, qu'elle m'ai-
„ mait comme un père, je me déter-
„ minai à la demander en mariage.
„ Je m'y décidai avec d'autant moins
„ de scrupule, que je n'avais que des
„ parens éloignés, qui jouissaient tous
„ de fortunes immenses, que j'étais
„ résolu à la traiter comme ma fille,
„ & que d'ailleurs ma vieillesse, ma
„ faible santé, me faisaient croire que
„ je la laisserais libre, avant que l'âge

„ eut développé en elle aucune
„ passion. J'espérai qu'alors se trou-
„ vant riche, elle serait plus heu-
„ reuse; car on dit toujours, lors-
„ qu'on est jeune, que la fortune ne
„ fait pas le bonheur; mais à me-
„ sure que l'on avance dans la vie,
„ on apprend qu'elle y ajoute beau-
„ coup. Mde. de Joyeuse fut char-
„ mée de me donner sa fille; je crois
„ bien qu'on se mocqua un peu du
„ vieillard qui épousait, avec tant
„ de confiance, une aussi jeune &
„ aussi belle personne; mais le bon
„ caractère d'Adèle m'a justifié. —
„ Pour moi, j'espère ne lui avoir causé
„ aucune peine; cependant, si un
„ jour je la voyais moins gaie, moins
„ heureuse, je penserais encore qu'un
„ lien qui, naturellement, ne doit
„ pas être long, vaut toujours mieux

„ que le voile & les vœux éternels „ qui étaient son partage. „

Je remerciai M. de Senange de sa confiance, en admirant sa modération & sa générosité. " Mon jeune „ ami, me dit-il, ne me louez pas „ tant, je suis bien récompensé, j'ai „ obtenu l'amitié d'Adèle : si j'avais „ prétendu à un sentiment plus vif, „ tout le monde se serait mocqué de „ moi, & vous tout le premier; au „ lieu que je puis me dire: toutes ses „ pensées, tous ses sentimens doivent „ l'attacher à moi : cela vaut mieux „ que les plaisirs de la vanité; car „ j'ai remarqué que, même lorsqu'elle „ est flattée, elle n'est jamais com- „ plettement dupe; il y a toujours „ des momens où la vérité se fait sen- „ tir. „ Hé bien, Henri, aimez-vous M. de Senange ? Exista-t-il jamais un

meilleur homme ? & croyez-vous qu'Adèle eût raison de paraître satisfaite de lui appartenir ? Comme ma sévérité était injuste & ridicule ! Ah ! Adèle, n'était-ce pas assez de vous connaître pour vous aimer ?— fallait-il encore avoir à réparer auprès de vous ?

LETTRE XIX.

Neuilly, 26 Août.

MONSIEUR de Senange est assez bien pour son état, mon cher Henri; mais quel état, ou plutôt quel âge que celui où l'on compte à peine la souffrance, où l'on vous trouve heureux parce que vous ne mourez pas! Il est vrai qu'aucun danger présent ne le menace; mais il a la goutte aux deux pieds, il ne saurait marcher, il ne peut même se mouvoir sans éprouver des douleurs cruelles; & on lui dit qu'il est bien, très-bien; il ne parait même pas trop loin de le penser : du moins, reçoit-il ces consolations avec une douceur

qui m'étonne. — Serait-il possible qu'un jour j'aimasse assez la vie pour supporter une pareille situation?.... peut-être .... si j'ai fait quelque bien, & si, comme M. de Senange, j'ai mérité d'être chéri de tout ce qui m'entoure. — Depuis qu'il est mieux, il ne veut plus que les promenades d'Adèle soient interrompues, & il nous renvoie avec autorité, aux heures où nous les commencions avant sa maladie. Le croiriez-vous, Henri, elles me sont moins agréables que lorsqu'il m'accompagnait: je les commence en tremblant, & lorsqu'elles sont finies, je reste mécontent de moi, de mon esprit, de mes manières. Je suis continuellement tourmenté par la crainte d'ennuier, ou ce que j'ose à peine m'avouer, par celle de plaire. M. de Senange, avec toute sa

bonté, est aussi par trop confiant. Croit-il que j'aie un cœur inaccessible à l'amour ? & l'âge a-t-il tellement refroidi ses sentimens qu'il soit incapable d'inquiétude ? ou, ce que je redoute plus encore, son estime pour moi est-elle plus forte que ses craintes. — Les maris sont tous jaloux, ou imprudens à l'excès ! Cependant, je suis encore libre, puisque je prévois le danger, & que je pense à le fuir ; mais le plaisir d'être auprès d'Adèle me retient, lors même que je me crois maître de moi. — Avant-hier, après le dîner, M. de Senange voulut reposer : Adèle mit un chapeau de paille, ses gants, & me fit signe de la suivre. En sortant de la maison, elle prit mon bras ; je ne le lui avais pas offert, je n'osai le lui refuser, mais je frémis en la sentant si près

de moi : elle n'était jamais sortie à pied de l'enceinte des jardins ou de l'isle, la faiblesse de M. de Senange ne lui permettant pas de s'en éloigner : mais, seule avec moi, elle voulut entreprendre une grande promenade. Les champs lui paraissaient superbes : elle ne connait rien encore ; car à peine eut-elle quitté son couvent, que la maladie de sa mère l'empêcha de sortir. Tout la frappait agréablement ; les bleuets, les plus simples fleurs, attiraient son attention. Cette ignorance ajoutait encore à ses charmes ; car l'ingénuité de l'esprit suppose toujours l'innocence du cœur. J'aurais été très-content de cette journée, si, me redoutant moi-même, je n'avais pas craint de l'aimer plus que je ne le devrais. Le lendemain elle me proposa la même promenade ; je

la refusai sous le prétexte d'affaires, de lettres indispensables. Son visage m'en exprima un vif regret, mais sa bouche ne prononça aucun reproche, & respectant mes occupations : *j'irai toute seule*, dit-elle, avec une douceur qui faillit détruire toutes mes résolutions : heureusement, elle partit sans insister davantage ; si elle eut dit un mot, si elle m'eut regardé, je la suivais.... Je suis resté, Henri ! mais je ne fus pas long-tems sans me le reprocher ; à peine fus-je remonté dans ma chambre, que je me la représentai se promenant tristement : elle est seule, me disais-je ; un passant, le moindre bruit peut lui faire peur : je trouvai qu'il y avait de l'imprudence à la laisser ainsi ; enfin, après y avoir bien pensé, je pris aussi mon chapeau, &, descendant doucement par

le petit escalier de mon appartement, je courus la rejoindre. — Je la cherchai dans les jardins, sans la trouver: le batelier me dit qu'elle n'était point passée dans l'isle, c'est alors que je m'inquiétai véritablement; je tremblai que seule, n'en connaissant pas le danger, elle n'eut eu la fantaisie de recommencer la promenade qui l'avait tant amusée la veille. Je n'en doutai plus, en trouvant la porte du parc ouverte; je sortis aussitôt, &, parcourant à perte d'haleine tous les endroits où nous avions été, je fis un chemin énorme; car je sais trop qu'à son âge, lorsqu'une promenade plaît, on va, sans penser qu'il faut revenir: mais le jour tombant tout-à-fait, voyant à peine à me conduire, il fallut bien retourner vers la maison. — Quelquefois je m'arrê-

tais, prêtant l'oreille au moindre bruit: peut-être, me disais-je, revient-elle aussi, bien loin derrière moi. Souvent je retournais sur mes pas, écoutant sans rien entendre. Je fus horriblement tourmenté, & je me promis bien, à l'avenir, de ne plus écouter ma raison, & de tout abandonner au hasard. — En rentrant dans la maison, je la trouvai tranquillement assise, qui travaillait auprès de son mari. Je fus au moment de la quereller, & lui demandai, avec humeur, où elle avait pu aller tout le jour? Elle répondit doucement, qu'après avoir fait quelques pas sur la terrasse, elle s'était ennuyée, & était rentrée aussitôt — & vous, me dit-elle, vos lettres sont-elles écrites? — Je ne fis pas semblant de l'entendre, pour ne pas lui répondre. —

Henri, je l'aime! .... mais ne puis-je l'aimer sans le lui dire? Je puis être son ami; & si jamais elle était libre!... Ah! je m'arrête : l'amour n'est pas encore mon maître; & déjà je pense, sans regret, au moment où ce bon, ce vertueux Mr. de Senange ne sera plus! encore un jour, & peut-être desirerais-je sa mort!.... Non, je fuirai Adèle, j'y suis résolu : ces six semaines passées ainsi, presque seul avec elle, ces six semaines m'ont rendu trop différent de moi-même; je n'éprouve plus ces mouvemens d'indignation que les plus légères fautes m'inspiraient : la vertu m'attire encore, mais, je la trouve quelquefois d'un accès bien difficile. — Je m'en irai; mais il m'en coûtera, peut-être, bien plus que je ne crois. — Adieu; puisse l'amitié consoler ma vie & remplir mon cœur.

LETTRE XX.

Neuilly, ce 27 Août.

JE me suis levé ce matin décidé à partir, à quitter Adèle! En descendant chez Mr. de Senange pour le déjeuner, je l'ai trouvé mieux qu'il n'avait été depuis sa maladie. Adèle avait un air satisfait qui avait quelque chose de particulier. Vingt fois j'ai été au moment de parler de mon prochain voyage, de leur faire mes adieux; & vingt fois je me suis arrêté; non que je me flattasse qu'elle me regrettât long-tems, mais ils paraissaient heureux, & il faut si peu de chose pour troubler le bonheur, que j'ai respecté leur tranquillité. Si

Mr. de Senange eut souffert, s'il eut été triste, mon départ eut sans doute ajouté bien peu à leur peine; & j'aurais osé l'annoncer. Tantôt, ce soir, me disais-je, à leur premier chagrin, je m'éloignerai sans qu'ils s'en apperçoivent, ou peut-être, lorsqu'ils seront séparés, aurai-je plus de courage: enfin je n'ai pas eu la force de parler. — Après le déjeuner, la pluie empêchant Adèle de se promener, elle est remontée dans sa chambre; & resté seul avec Mr. de Senange, je lui ai proposé de faire une lecture. Mais à peine l'avais-je commencée, qu'un de ses gens est venu m'avertir tout bas qu'on me demandait. Je suis sorti, & j'ai été très-étonné de voir une des femmes d'Adèle, qui m'a dit que sa maîtresse m'attendait dans son appartement. Je

n'y étais jamais entré; car se rendant à dix heures du matin chez son mari, & ne le quittant qu'aux heures de la promenade, c'est chez lui qu'elle passe sa vie, qu'elle lit, dessine, fait de la musique. L'impossibilité où il est de s'occuper, le besoin qu'il a d'elle, lui font un devoir de ne jamais le laisser seul; & pour moi, conservant nos usages, même chez les étrangers, j'aurais craint d'être indiscret si je lui avais demandé de voir sa chambre. J'ai été surpris & mécontent de l'air mystérieux de la femme qui me conduisait. Dès que la plus légère circonstance les fait sortir du courant ordinaire de leur service, presque toutes prennent un air d'importance; & jugeant leur maîtresse sans ménagement, interprêtant ses actions suivant leur intérêt ou

leur humeur, elles ne se croyent nécessaires que dans le désordre, le soupçonnent toujours, & l'encouragent avec joie. Cependant, je l'ai suivie. Dès qu'Adèle m'a apperçu, elle m'a fait asseoir près d'elle, & sans me donner le tems de lui parler. " Milord, m'a-t-elle dit, comme Mr.
„ de Senange est mieux, je veux cé-
„ lébrer sa convalescence : il faut que
„ vous m'aidiez à le surprendre. Dans
„ quelques jours je donnerai une fête,
„ un bal, à toutes les pensionnaires
„ de mon couvent. Nous chanterons
„ des chansons faites pour lui; il y
„ aura un feu d'artifice, des illumina-
„ tions, ses anciens amis, mes com-
„ pagnes, les malheureux dont il
„ prend soin, tout ce qui l'intéresse
„ sera invité; heureuse de lui témoi-
„ gner ainsi mon bonheur & ma re-

„ connaissance ? J'irai demain à mon „ couvent pour arranger tout cela ; „ voudrez-vous bien rester avec lui ? „ — Pouvais-je le refuser ? Ce n'est qu'un jour de plus, & un jour sans elle, c'est déjà commencer l'absence. — Je le lui ai promis ; alors elle s'est laissée aller à tout le plaisir qu'elle attend de cette fête ; elle me racontait son plan, le répétait de toutes manières ; &, pendant qu'elle jouissait d'avance de la surprise qu'elle allait procurer à cet homme si digne d'être aimé, je pensais tristement que je n'en serais pas témoin, que bientôt je ne la verrais plus. Cependant, malgré ces idées pénibles, je me suis trouvé heureux que le hasard m'ait fait connaître son appartement. C'est ajouter au souvenir de la personne, que de se rappeler aussi les lieux où

elle se trouve. J'ai examiné sa chambre avec soin, ses meubles, les plus petits détails, rien ne m'est échappé, je m'en souviendrai toujours. —Je lui ai demandé l'heure à laquelle elle se levait? — A sept heures, m'a-t-elle répondu. — Tous les matins à sept heures, me suis-je dit intérieurement, je ferai des vœux pour que rien ne dérange le bonheur de sa journée. J'ai voulu voir sa bibliothèque; elle a fait beaucoup de difficultés, j'y ai mis encore plus d'instances; enfin elle a cédé à cette fantaisie; & jugez de mon étonnement, lorsqu'en y entrant, le premier objet qui s'est offert à ma vue, a été un tableau fort peu avancé, mais où la tête de Mr. de Senange & la mienne étaient déjà parfaitement ressemblantes? — "J'au-„ rais voulu, m'a-t-elle dit, en riant,

„ que vous ne la vissiez que lorsqu'il „ aurait été fini ; je copie un des „ portraits de Mr. de Senange, j'y „ ai moins de mérite : mais le vôtre, „ c'est de souvenir. „ — J'étais saisi, & sans oser la fixer, je lui dis, en tremblant : " vous ne m'oublierez „ donc point ? „ — Ah ! jamais, jamais ! — Je n'osais pas lever les yeux, dire un mot ; je regardais alternativement mon portrait, celui de Mr. de Senange surtout.... Il m'a rappelé à moi-même, & a empêché mon secret de m'échapper. Elle est si vive, qu'elle ne s'est pas apperçue de mon émotion, & m'a proposé gaiement de voir ses autres ouvrages, ses cartons, ses dessins. Elle m'a montré un petit portrait d'elle, à peine tracé, & la représentant dans son enfance : je le lui ai demandé

vivement; elle me l'a accordé sans difficulté, & même reconnaissante de mon intérêt. J'aurais voulu qu'elle crût me faire un sacrifice; mais son innocence ne lui laissait pas deviner le prix que j'y attachais. Au moins, la priai-je de ne dire à personne que je l'eusse obtenu. Pourquoi? m'a-t-elle demandé avec étonnement; n'êtes vous pas notre meilleur ami? — Adèle, dites notre seul ami! — Non, Mr. de Senange en a beaucoup. — Et vous? — Ah! pour moi, c'est bien vrai! — Eh bien, dites donc, *mon seul ami!* — *Mon seul ami*, a-t-elle répété en souriant! — Promettez-moi, ai-je ajouté, que lorsque je serai absent, vous m'écrirez toutes vos pensées, toutes vos actions.... s'il est quelqu'un que vous me préfériez? — Ne parlez pas d'absence, m'a-t-

elle dit, doucement; vous gâtez toute ma joie. J'ai cessé d'en parler, mais la douleur & les regrets étaient dans mon cœur : elle m'a fixé avec inquiétude, & a perdu cet air satisfait qui l'animait. Nous sommes descendus chez Mr. de Senange, presqu'aussi émus l'un que l'autre. — Souvent, dans le courant du jour, elle m'a regardé attentivement, comme si elle eut cherché, dans mes yeux, la cause ou la fin de sa peine. Après dîner, la pluie continuant, elle s'est mise à son piano, mais n'a plus joué ni chanté les airs brillans qui l'amusaient la veille. La journée a fini sans qu'elle ait retrouvé sa gaieté; & le soir, en me quittant, la pauvre petite m'a dit, les larmes aux yeux: *mon seul ami, est-ce que vous pensez à partir?* Ah! je crains bien de n'être

pas seul malheureux ! — Que n'êtes-vous avec moi, Henri, vous adouciriez ce que ma raison a de trop farouche ! L'amitié, en partageant mon cœur, rendrait moins vif le sentiment qu'Adèle m'inspire, mes peines moins amères. Mais tous mes souhaits sont vains ! vous ne viendrez pas, & il faut que je m'éloigne ; il le faut absolument.

LETTRE XXI.

Neuilly, ce 28 Août.

ADÈLE a été dîner à son couvent: quelle différence du jour où, pour la première fois, je restai seul avec M. de Senange, je ne pensais qu'à l'amuser; aujourd'hui, je me suis ennuyé à mourir. Je m'efforçais en vain de l'occuper, de le distraire; le moindre soin me fatiguait; jamais le tems ne m'a paru aussi long. Aussi, pour faire quelque chose, lui ai-je proposé de lire des lettres de Milady B... trop heureux de trouver un objet qui pût l'intéresser! Il a saisi cette idée avec joie, m'a donné la clé d'un secrétaire qui est dans son cabinet, & m'a prié d'aller

d'aller les chercher. — En ouvrant le premier tiroir, j'y ai trouvé un portrait d'Adèle en miniature, fait par le meilleur peintre, & enrichi de diamans, comme s'il avait besoin de cet entourage pour paraître précieux ! Je l'ai regardé avec transport; sa beauté, sa douceur, la sérénité de son regard y sont peintes d'une manière ravissante. Il m'a été impossible de m'en détacher, &, par un mouvement involontaire, je l'ai placé contre mon cœur, préférant celui que je dérobais ainsi, à cette mauvaise esquisse qu'elle m'avait donnée avec tant d'indifférence, mais en me promettant cependant de le remettre lorsque je rapporterais ces lettres. Je suis rentré dans le sallon, avec le carton où elles étaient renfermées. M. de Senange les a prises, & a voulu les lire lui-

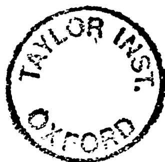
même. — Content de le voir satisfait, je me laissais aller à mes propres pensées ; je l'entendais sans l'écouter. Le son monotone de sa voix ne pouvant fixer mon attention, ajoutait encore à ma rêverie. Il était heureux, le tems passait, & c'est tout ce qu'il me fallait. A cinq heures, nous avons entendu le bruit d'une voiture ; c'était Adèle. Mon cœur a battu avec violence, comme si elle n'avait pas dû venir, ou que je ne l'attendisse pas.... Elle nous a raconté qu'elle avait trouvé ses religieuses encore fort affligées, parce qu'il y a environ huit ou dix jours qu'un pan de mur de leur jardin était tombé. — « Pour moi, m'a-t-» elle dit, j'en ai été ravie ; car lors-» que la clôture est interrompue, » comme celà, par une sorte de fata-» lité, il est permis aux hommes

„ d'entrer dans l'intérieur des cou-
„ vens, & j'ai pensé que ne connais-
„ sant pas ces sortes d'établissemens,
„ vous auriez peut-être la curiosité
„ d'en voir un. La Supérieure m'a
„ permis de vous y conduire après
„ demain, si cela peut vous amuser. „
— Je lui ai répondu courageusement que je craignais bien de n'en pas avoir la possibilité ; mais après ce grand effort, je n'ai plus senti que l'envie de voir cet asyle de son enfance. Elle a paru le desirer vivement, a insisté ; & tout ce que ma raison a pu conserver d'empire, s'est borné à lui répondre que je tâcherais de la suivre. Mais j'y étais résolu ; ne vous mocquez pas de ma faiblesse, Henri ; je partirai, soyez en sûr ; un jour de plus n'est pas bien dangereux. Peut-être aussi, ces voiles, ces grilles,

ces mortifications de tout genre, que des femmes embrassent avec ardeur & supportent sans se plaindre, ces exemples de courage feront rougir celui qui n'est assez fort, ni pour résister au danger, ni même pour le fuir. — D'ailleurs, quelqu'envie que j'eusse de m'éloigner, il faut bien que je reste; je ne sais combien d'heures, de jours, de tems encore; car imaginez que lorsqu'Adèle est arrivée, M. de Senange a resserré ces malheureuses lettres de Lady B... & a remis le carton sur une table près de lui; je lui ai offert de le reporter dans son secrétaire, mais je ne sais quelle fantaisie lui a fait préférer de le garder. Avant le souper, je lui ai proposé de nouveau d'aller le serrer; il s'y est encore refusé, & avant de nous retirer, lui ayant fait entendre qu'il ne

fallait pas le laisser traîner sur la table, il s'est impatienté tout-à-fait, &, haussant les épaules, il a dit à Adèle de mettre ce carton dans une bibliothèque qui est dans le sallon; ce qu'elle a fait avec cet empressement distrait qui la porte toujours à lui obéir, sans même prendre intérêt aux choses qu'il lui prescrit. — Me voilà donc avec un portrait enrichi de diamans, ne prévoyant pas comment il me sera possible de le replacer sans qu'on s'en apperçoive; n'osant ni le garder, ni le rendre, de peur de la compromettre; risquant de faire soupçonner la probité d'anciens serviteurs, & probablement obligé à la fin de déclarer, devant toute une maison, que c'est moi-même qui l'ai dérobé, parce que j'aime Mde. de Senange! Belle raison à donner à un

mari, à des valets, à Adèle elle-même, qui me traite assez bien pour qu'on l'accuse de partager mes sentimens!.. En vérité, Henri, je crois qu'il y a quelque démon qui s'amuse à me tourmenter.



LETTRE XXII.

Neuilly, ce 29 Août.

Je ne vous écrirai que deux mots aujourd'hui, mon cher Henri, car l'heure de la poste me presse. Il est certain qu'un mauvais génie se mêle de toutes mes actions ; je me croirais ensorcelé, si nous étions encore à ce bienheureux tems, où l'on accusait quelqu'être imaginaire de ses chagrins & de ses fautes ; où il suffisait d'un moment de bonheur pour se flatter qu'une divinité bienfaisante vous conduisait, & se plairait à vous protéger toujours.

En m'éveillant ce matin, je me suis empressé de regarder le portrait

d'Adèle. Après lui avoir offert mon premier hommage, m'être dit, répété, combien j'aime celle qu'il représente, je l'ai serré dans mon écritoire, afin qu'aucun accident, aucun hasard, ne fît qu'on le découvrît si je le portais sur moi; &, satisfait de cette sage précaution, de cette heureuse prévoyance, je suis descendu chez M. de Senange pour le déjeuner : il était encore seul. « Venez, m'a-t-il dit vivement; hier „ vous m'avez impatienté, en me de- „ mandant ces lettres devant Adèle ; „ allez les serrer bien vite où elles „ étaient, & revenez aussitôt. „ — Henri, me voyez vous, enrageant de tenir la clef du secrétaire, lorsque je n'avais plus le portrait, & sans qu'il me fût possible d'aller le chercher; car ce cabinet n'a de porte que celle qui donne dans le sallon où était M. de

Senange. J'ai remis ce maudit carton, mais j'ai eu soin de ne faire que pousser le secrétaire au lieu de le fermer, demeurant ainsi le maître de rendre ce trésor sans qu'on s'en apperçoive. En rentrant dans le sallon, M. de Senange m'a redemandé sa clef, en me disant : " " Quoique Lady B... „ fût la vertu même, je n'ai jamais „ voulu parler d'elle devant Adèle : „ j'étais si jeune alors, si amoureux, „ que je me trouve trop différent de „ moi-même ! A mon âge, „ a-t-il dit en riant, " les comparaisons sont „ dangereuses ! D'ailleurs, elle a été „ élevée dans un couvent assez aus„ tère, pour que non seulement les „ romans y soient défendus, mais que „ même les chansons où le mot d'a„ mour est prononcé en soient ban„ nies : aussi, son esprit est-il simple

„ & pur comme son cœur. „ — Il aurait pu continuer long-tems son éloge, sans que je trouvasse qu'il en dît assez; mais Adèle elle-même est venue l'interrompre. Elle est entrée doucement dans la chambre: la tristesse de la veille lui avait laissé une sorte d'abattement qui donnait à son regard, à sa voix, à ses mouvemens, une mollesse, une douceur inexprimables. Il m'a été impossible d'y résister; je me suis approché d'elle, en lui demandant à quelle heure il fallait être prêt le lendemain pour la suivre au couvent. — Ce seul mot l'a ranimée, lui a rendu sa vivacité, son sourire, & je n'ai jamais été aussi heureux!..... Je sens près d'elle un charme qui m'était inconnu : Ah! jouissons au moins de cette journée,

oublions mes résolutions, & puissai-je ne penser à mon départ qu'au moment où il faudra la quitter!

LETTRE XXIII.

Neuilly, 31 Août 2 heures du matin.

IMMÉDIATEMENT après le dîner, mon cher Henri, Adèle demanda ses chevaux pour se rendre au couvent. M. de Senange lui dit d'emmener une de ses femmes, étant trop jeune pour aller seule avec moi. Son innocence n'en avait pas senti la nécessité, & ne s'en trouva pas gênée; tandis que ma raison, en le jugeant convenable, s'y soumettait avec peine. Elle partit gaiement, & je la suivis fort contrarié d'avoir cette femme avec nous. Lorsque nous arrivâmes au couvent, Adèle monta au parloir, & me présenta à la Supérieure, qui

me reçut avec une bonté extrême. Elle me proposa d'aller, par les dehors de la maison, gagner le mur du jardin, pendant qu'elle viendrait avec Adèle me joindre par l'intérieur. — " Mais, lui dis-je, puisque je vais „ me trouver aussi-tôt que vous dans „ le monastère, pourquoi ne me lais- „ seriez-vous pas entrer tout simple- „ ment avec Mde. de Senange, sans „ me faire faire seul un chemin aussi „ inutile ? „ — " Non, „ me répondit-elle en souriant ; " la même loi qui „ suppose que vous êtes les maîtres „ d'entrer dans nos maisons lorsque „ la clôture est interrompue par le „ hasard, nous défend de vous en „ ouvrir les portes volontairement. „ Les esprits forts peuvent se con- „ duire par leur jugement ; mais nous, „ qui sommes des êtres imparfaits,

„ nous suivons exactement la règle, „ sans oser en interprêter l'esprit, ni „ permettre à l'obéissance d'établir „ des bornes que tour à tour la fai- „ blesse ou l'exagération voudraient „ changer. » — Je conduisis donc Adèle à la porte de clôture. Dès qu'elle fut entrée, on la referma sur elle, avec un si grand bruit de barres de fer & de verroux, que mon cœur se serra comme si je n'avais pas dû la revoir dans l'instant même. Je me hâtai de faire le tour de la maison, & j'arrivai à cette brèche presqu'aussitôt qu'elles. La Supérieure me reçut accompagnée de deux religieuses qui la suivirent le reste du jour. Peut-être m'accuserez-vous de folie; mais véritablement je sentis une émotion extraordinaire lorsque mon pied se posa sur cette terre consacrée. Dès qu'Adèle

me vit dans le jardin, elle me demanda tout bas si je serais bien contrarié qu'elle me laissât seul avec ces Dames; l'amie qui était avec elle le jour où je la rencontrai pour la première fois étant malade, elle desirait aller la voir. — Il fallut bien y consentir. — Elle se rapprocha de la Supérieure, me recommanda à ses soins, à ses bontés, l'embrassa aussi tendrement qu'une fille chérie embrasse sa mère, & me laissa avec cette digne femme, qui voulut bien me conduire dans l'intérieur du couvent.

“ Notre maison, „ me dit-elle, “ est, à elle seule, un petit monde „ séparé du grand. Nous ne connais- „ sons ici ni le besoin, ni la fortune: „ aucune religieuse ne se croit pau- „ vre, parce qu'aucune n'est riche. „ Tout est égal, tout est en commun;

„ ce qui nous est nécessaire se fait „ dans la maison. Les emplois sont „ distribués suivant les talens de „ chacune. Souvent nous cédons à „ leurs goûts; quelquefois nous le „ contrarions; car si les ames tendres „ ont besoin d'être conduites avec „ douceur, même pour aimer Dieu, „ les esprits ardens croyent que pour „ gagner le ciel, il faut une vie pleine „ d'austérité. Je cherche à connaître „ leur caractère sans paraître le de„ viner. Obligée de maintenir l'obéis„ sance à la règle de ce monastère, „ je desire que ce soit avec peu d'ef„ fort, & qu'elles soient heureuses „ autant qu'il est possible: toutes le „ deviennent en les tenant continuel„ lement occupées du bonheur des „ autres. Les anciennes sont à la tête „ de chaque différent exercice; ne

„ pouvant plus faire beaucoup de
„ bien par elles-mêmes, elles ont au
„ moins la consolation de le conseil-
„ ler, d'apprendre aux jeunes à faire
„ mieux, & ces dernières trouvent
„ une sorte de plaisir dans la défé-
„ rence qu'elles ont pour celles d'un
„ âge avancé. L'amour de la vertu
„ a besoin d'alimens, & je regarde-
„ rais comme bien à plaindre celles
„ qui n'auraient aucun devoir à rem-
„ plir. „ — Je voulus tout voir,
elle me mena à la roberie (*); quatre religieuses seulement y faisaient les vêtemens de toute la maison. C'était l'heure du silence; elles se levèrent sans nous regarder, & se remirent à leur ouvrage sans nous parler. —

(*) Nom de la salle où l'on fait & serre les robes de toutes les religieuses.

De là nous allâmes à la lingerie : toujours d'aussi grands détails & aussi peu de monde pour y suffire. La Supérieure m'en voyant étonné, me demanda s'il ne fallait pas bien leur ménager de l'occupation pour toute l'année. Nous parcourûmes ainsi toute la maison. Les religieuses me reçurent toujours avec la même politesse & le même recueillement. Nous arrivâmes jusqu'à l'infirmerie ; là, le silence était interrompu ; on ne parlait pas assez haut pour faire du bruit aux malades, mais on s'occupait du soin de les distraire, & même de les amuser. C'était la chambre des convalescentes, ou de celles dont les maladies douloureuses, mais lentes & incurables, ne leur permettaient plus de sortir. Il y avait dans cette salle immense des oiseaux, un gros

chien, deux chats; &, sur les fenêtres, entre des chassis, des fleurs, de petits arbuftes, & des simples. La Supérieure m'apprit que leur ordre leur défendait ces amusemens; " mais „ ici, „ ajouta-t-elle, " tout ce qui „ divise l'attention soulage & devient „ un de nos devoirs : lorsque l'esprit „ ne peut plus être occupé long- „ tems, il a besoin d'être distrait. „ — Il y avait dans cette chambre, comme dans les autres, une vieille religieuse qui présidait au service, & des jeunes qui lui obéissaient. — Nous gagnâmes les classes; c'est là que le souvenir d'Adèle me saisit plus fortement que jamais; j'aurais voulu voir la place qu'elle occupait, retrouver quelques traces de son séjour dans cette maison! Avec quel intérêt je regardais ces jeunes filles,

que l'affection & l'habitude rendent comme les enfans d'une même famille! Je les considérais toutes comme les sœurs d'Adèle, & je me sentais pour chacune un attrait particulier. Je leur demandai quelle était sa meilleure amie : *c'est moi*, dirent-elles presque toutes à la fois. — " Et quelle est „ celle que Mde. de Senange préfé„ rait? „ — Elles regardèrent toutes une jeune personne belle & modeste, qui baissa les yeux en rougissant, paraissant plus embarrassée d'être distinguée, qu'elle n'eut été sensible à l'oubli : je fis des vœux pour son bonheur, & pour qu'elle conservât toujours cette heureuse simplicité. Quel étonnant contraste! de voir ces jeunes pensionnaires élevées avec tous les talens qui donnent des succès dans le monde, toutes les vertus

qui peuvent les rendre chères à leurs maris, par des femmes qui ont renoncé pour elles-mêmes au monde, au mariage, & qui, cependant, n'oublient rien de ce qui peut les rendre plus aimables! — On leur montre la musique, le dessin, divers instrumens : leur taille, leur figure, leur maintien sont soignés sans recherche, mais avec l'attention que pourrait y donner la mère la plus vaine de la beauté de ses filles. Une de ces petites se tenait mal; la maîtresse n'eut qu'à la nommer pour qu'elle se redressât bien vite; & il me parut que si c'était un défaut dans lequel elle retombait souvent, la religieuse avait pris la même habitude de la reprendre, sans humeur & sans négligence, ce qui parvient toujours à corriger. Toutes travaillaient; une d'elles de-

vidait un écheveau de soie très-fine, & si mêlée, qu'elle ne pouvait pas en venir à bout: enfin, après avoir essayé de toutes les manières, elle y renonça, prit sa soie & la jeta dans la cheminée. La Supérieure fut la ramasser, ouvrit doucement la fenêtre, & la jeta dans la rue: " peut- „ être, „ lui dit-elle en souriant; „ quelqu'un plus patient & plus pau- „ vre que vous la ramassera.... „ La jeune fille rougit; & la Supérieure, pour ne pas augmenter son embarras, chercha à m'éloigner, en me proposant de me mener voir le service des pauvres. " Cette institution, „ me dit-elle, " vous prouvera, j'espère, „ que rien n'échappe à une charité „ bien entendue. Il y a plus d'un siè- „ cle qu'un vieillard a attaché à notre „ maison un bâtiment & des fonds,

„ pour recevoir, tous les soirs, les
„ paysans que leurs affaires ou leur
„ chemin forceraient à passer par Paris,
„ & qui, n'ayant point d'asyle, se-
„ raient exposés à mille dangers sans
„ cette ressource. Ils n'ont besoin
„ que d'un certificat de leurs curés
„ pour être admis, mais ils ne peu-
„ vent rester que trois jours; car on
„ ne suppose point que leurs affaires
„ doivent les retenir plus longtems.
„ Cependant nous ne nous sommes
„ jamais refusées à accorder un plus
„ grand délai à ceux qui annonçaient
„ de vrais besoins. „ — Tout en
marchant, je lui demandai pourquoi
elle avait repris cette jeune pension-
naire devant moi, & cependant sans
la gronder? — " Il y a peu de jours, „
me dit-elle, " qu'elle est avec nous,
„ & elle avait besoin d'une leçon,

» Pour rien au monde je ne l'aurais
» reprise, devant personne, d'une
» faute réelle. Le mystère avec le-
» quel les instituteurs cachent les
» torts graves, augmente la honte &
» les remords des élèves; mais pour
» les étourderies de la jeunesse, les
» mauvaises habitudes, les distrac-
» tions, nous croyons que tout ce
» qui peut imprimer un plus long
» souvenir doit être employé: je ne
» l'ai pas grondée, parce qu'elle n'a-
» vait rien fait de mal en soi, & qu'il
» faut garder la sévérité pour des
» choses vraiment repréhensibles. Les
» enfans ont toutes les passions en
» mignature. Leur vie est, comme
» celle des personnes faites, partagée
» entre *le mal*, *le bien* & *le mieux*.
» Nous reprenons rigoureusement
» celles qui annoncent des disposi-
» tions

„ tions fâcheuses ; nous montrons, „ nous conseillons doucement le bien ; „ ce n'est pas l'obéissance, mais le „ goût qui doit y porter ; & nous „ louons, nous chérissons celles qui, „ plus avancées, croyent à la per- „ fection, & la cherchent. „ — Nous arrivâmes à l'hôpital : représentez-vous, Henri, une voûte immense, éclairée par trois lampes, placées à une si juste distance les unes des autres, que le jour était suffisant, quoique la lumière y fût sans éclat. Une table fort étroite, & se prolongeant sur toute la longueur de la salle, était couverte de nappes très-blanches. Une centaine de pauvres étaient assis auprès, tous rangés sur la même ligne. On avait écrit sur les murs des sentences des livres saints, qui invitaient à la charité, & à ne ja-

mais manquer l'occasion d'une bonne action. Dans le milieu de cette salle était un prie-dieu ; auprès, un socle sur lequel on avait posé un grand bassin rempli d'une soupe assez épaisse pour les nourrir, & cependant fort appétissante. La Supérieure la servit, & quatre jeunes religieuses lui apportaient promptement, & successivement, de petites écuelles de terre qu'elle emplissait, & qu'elles reportaient à chaque pauvre : ensuite on leur donna à chacun un petit plat, plein d'un ragoût mêlé de viande & de légumes, avec deux livres de pain bis-blanc. Pendant leur repas, une jeune pensionnaire fit tout haut une lecture de piété. Le grand silence qui régnait dans cette salle prouvait également la reconnaissance du pauvre, & le respect des religieu-

ses pour le malheur. Je m'informai avec soin des revenus & des dépenses de cet établissement. Vous seriez étonné du peu qu'il en coûte pour faire autant de bien. A ma prière, la Supérieure entra dans les plus grands détails. Avec quelle modestie elle passait sur les peines que devait lui donner une surveillance aussi étendue ! C'était toujours *des usages qu'elle avait trouvés*, *des exemples qu'elle avait reçus*, *des secours & des consolations que ses religieuses lui donnaient*. " Une „ des premières règles de cette mai- „ son, „ me dit-elle, " est de ne „ rien perdre, de croire que tout „ peut servir : par exemple, après le „ dîner de nos pensionnaires, une „ religieuse a le soin de ramasser „ dans une serviette tous les petits „ morceaux de pain que les enfans

„ laissent; car la gourmandise trouve
„ à se placer même en ne mangeant
„ que du pain sec; & je suis toujours
„ étonnée du choix & des différences
„ qu'elles y trouvent. On porte ces
„ restes dans le bassin des pauvres:
„ une pensionnaire suit toujours la
„ religieuse, qui se garde bien de
„ lui dire *regardez*; mais qui lui mon-
„ tre que tout est utile. Travaillent-
„ elles? Le plus petit chiffon, un
„ bout de fil est serré, & finit tou-
„ jours par être employé. En leur
„ faisant ainsi pratiquer ensemble la
„ charité qui ne refuse à aucun mal-
„ heureux, & l'économie qui seule
„ nous met en état de les secourir,
„ elles apprennent de bonne heure
„ qu'avec de l'ordre, la fortune la plus
„ bornée peut encore faire du bien;
„ & qu'avec de l'attention, les riches

„ en font chaque jour davantage. „ — Après le souper, qui dura une demi heure, tous les pauvres se mirent à genoux, & la plus jeune des religieuses, se mettant aussi à genoux devant le prie-dieu, fit tout haut la prière, à laquelle ils répondirent avec une dévotion que leur gratitude augmentait sûrement. Je fus frappé de la voix douce & tendre de cette religieuse; la pâleur de la mort était sur son visage : elle me parut si faible, que je craignais qu'elle n'élevât la voix. Après la prière, je lui demandai s'il y avait long-tems qu'elle avait prononcé ses vœux; *il y a six mois*, me répondit-elle, &, après un long soupir, elle ajouta: *j'étais bien jeune alors!*... & elle s'éloigna. — " Ah! „ m'écriai-je en me rapprochant de la Supérieure, " y en

„ aurait-il parmi vous qui fussent „ malheureuses? — Ne m'interrogez „ pas sur ma plus grande peine, „ me dit-elle en rougissant; " veuillez „ croire seulement qu'alors ce ne se- „ rait pas ma faute; que je leur don- „ nerais toutes les consolations qui „ seraient en ma puissance. Leurs „ vertus, leur résignation peuvent „ les rendre heureuses sans moi; mais „ elles ne sauraient avoir des peines „ que je ne les partage. Comme la „ plus simple religieuse, je n'ai que „ ma voix pour les admettre ou les „ refuser. Celles qu'une vraie dévo- „ tion détermine sont parfaitement „ heureuses; mais il est de jeunes „ novices qu'un excès de ferveur „ trompe elles-mêmes: d'autres qui, „ se fiant à leur courage, renoncent „ au monde pour des intérêts de fa-

„ mille, & nous le cachent avec soin.
„ Le sort des religieuses qui se repen-
„ tent est d'autant plus à plaindre,
„ que notre état est le seul dans
„ la vie où il n'y ait jamais de chan-
„ gement, & aucune espérance. „ —
Comme elle disait ces mots, Adèle revint avec deux ou trois de ses jeunes compagnes. Ni son retour, ni leur gaieté n'effacèrent point la tristesse que m'avaient inspirée les dernières paroles de la Supérieure. J'en étais encore affecté, lorsqu'elle nous avertit que le souper des pauvres étant fini, il fallait leur laisser prendre un repos dont ils avaient besoin; & après nous avoir dit adieu, avoir encore embrassé Adèle, qu'elle appelait *sa chère fille*, elle regagna une grande porte de fer qui sépare l'hôpital de l'intérieur du couvent. Elle

y rentra, & la referma sur elle, avec ce même bruit de verroux, de triple serrure, qui ne ressemblait que trop à une prison. Je pensai à la douleur que devait éprouver cette jeune religieuse quand, chaque jour, ce bruit lui renouvellait le sentiment & le regret de son esclavage.

Lorsque nous arrivâmes à Neuilly, M. de Senange se fit traîner au-devant de nous, & reçut Adèle avec un plaisir qui prouvait bien l'ennui que lui avait causé son absence: « Bonjour, mes enfans, » nous dit-il avec joie: mon cœur tressaillit en l'entendant nous unir, quoique ce fût sûrement sans y avoir pensé. Je lui rendis compte de tout ce que j'avais vu, des impressions que j'avais ressenties; mais quand j'arrivai à cette jeune religieuse, j'osai le re-

mercier d'avoir sauvé Adèle d'un pareil sort. " Sans vous, „ lui dis-je vivement, " sans vous, dans six „ mois, elle aurait été bien malheu- „ reuse ! — Et malheureuse pour „ toujours, „ me répondit-il ! — I la regarda avec attendrissement ; son visage était serein, mais des larmes tombaient de ses yeux. Adèle, entraînée par tant de bonté, se jeta à genoux devant lui, baisa sa main avec une tendre reconnaissance. " Ma „ chère enfant, „ lui dit-il en la pressant contre son cœur, " dites-moi „ que vous ne regrettez pas notre „ union ; je ne veux que votre bon- „ heur ; cherchez, demandez-moi „ tout ce qui pourra y ajouter ! „ — Tant d'émotions firent mal à ce bon vieillard ; il pleurait & tremblait, sans pouvoir parler davantage. Je

fis éloigner Adèle, & je donnai à M. de Senange tous les soins que je pus imaginer; mais il fallut le porter dans son lit. Lorsqu'il fut un peu calmé, il s'endormit. Je revins dans ma chambre, où il me fut impossible de trouver le repos. J'ai lu, je me suis promené, je vous écris depuis trois heures, il en est cinq, & le sommeil est encore bien loin. Cependant, je suis tranquille, heureux, sans remords. Il n'est plus nécessaire que je m'éloigne; j'avais trop peu de confiance en moi-même. Serait-il possible que mon cœur éprouvât jamais un sentiment dont cet excellent homme eut à se plaindre?

LETTRE XXIV.

Neuilly, ce 1 Septembre, 2 heures après midi.

VOUS, mon cher Henri, qui avez eu si souvent à supporter ma détestable humeur, jouissez de la situation nouvelle dans laquelle je me trouve. Je suis content de moi, content des autres; j'aime, j'estime tout ce qui m'environne; je reçois des preuves continuelles que j'ai inspiré les mêmes sentimens. Que faut-il de plus pour le bonheur?.... Ce matin, l'esprit encore fortement occupé de tout ce que j'avais vu dans le couvent d'Adèle, j'ai écrit à la Supérieure, pour lui demander la permission d'augmenter la fondation

de l'hôpital. On y garde, comme je vous l'ai dit, les voyageurs pendant trois jours, & le quatrième, ils sont obligés de quitter la maison; c'est de ce quatrième jour que je me suis occupé. J'ai offert une somme assez considérable pour que l'on puisse leur donner dequoi faire deux jours de route. A l'obligation qu'ils doivent avoir pour l'asyle qui leur a été accordé, ils ajouteront une reconnaissance, peut-être plus vive encore, pour le secours qu'ils recevront au moment de leur départ. Quand un homme se trouve seul, il est bien plus sensible aux services qu'on lui rend, & dont il jouit, que lorsqu'il partage la même obligation avec beaucoup d'autres: car alors, il croit seulement que c'est un devoir qui a été rempli. — J'ai prié

l'Abbesse de donner cette aumône au nom d'Adèle de Joyeuse. Pour une bonne œuvre, pour des prières, pour des vœux, quoique j'aime M. de Senange, j'ai eu plus de plaisir à employer le nom de fille d'Adèle. — Adèle m'occupe uniquement : parle-t-on d'un malheur, d'une peine vivement sentie, je tremble que le cours de sa vie n'en soit pas exempt ; je voudrais qu'il me fut possible de supporter toutes celles qui lui sont réservées ! — S'attendrit-on sur la maladie, la mort d'une jeune personne enlevée au monde avant le tems ; je frémis pour Adèle : sa fraîcheur, sa jeunesse ne me rassurent point assez, je voudrais lui donner de ma vie ! — & si le mot de *bonheur* est prononcé devant moi, mon cœur s'émeut, je forme le vœu sin-

cère qu'elle jouisse de tout celui qui m'est destiné ! — enfin je l'aime jusqu'à sentir que je ne puis plus souffrir que de ses peines, ni être heureux que par elle ! — Après avoir fait partir ma lettre pour le couvent, je suis descendu chez M. de Senange : j'avais apparemment cet air satisfait qui suit toujours les bonnes actions ; car il a été le premier à le remarquer & à m'en faire compliment. Pour Adèle, elle m'en a tout simplement demandé la raison ; je n'ai pas voulu la donner, quoique je convinsse qu'il y en eut une qui me touchait vivement. Elle s'est épuisée en recherches, en conjectures. Sa curiosité amusait beaucoup le bon vieillard ; mais elle est restée confondue de me voir rire, de m'entendre la prier de me féliciter, & l'assurer en même

tems que, non-seulement je n'avais vu personne, mais que je n'avais reçu aucune lettre ! — Alors feignant d'être effrayée, elle me dit que mes accès de tristesse & de gaieté avaient des symptômes de folie auxquels il fallait prendre garde. Elle se mocqua de moi avec beaucoup de graces ; sa bonne humeur ajouta encore à la mienne. Le déjeuner durant trois fois plus qu'à l'ordinaire, mon valet-de-chambre eut le tems de revenir avec la réponse de la Supérieure, qu'il me remit sans me dire de quelle part. — C'est pour le coup, que la curiosité d'Adèle fut à son comble : mais voulant continuer le badinage, je mis cette lettre dans ma poche sans l'ouvrir. — Adèle me regardait avec inquiétude, me traitant toujours comme un homme en démence ; en-

fin, cette plaisanterie se prolongea sans perdre de sa grace. Mais, mon cher Henri, malgré votre goût pour les détails, je ne vous répéterai point toutes les bêtises qu'elle nous fit dire, & dont nous nous amusâmes également tous les trois. Qui sait si, lorsque vous lirez cette lettre, vous ne serez point triste, de mauvaise humeur, & si les éclats de notre joie ne vous donneront point votre sourire dédaigneux ! — Du reste, j'étais si disposé à m'amuser, que M. de Senange fut obligé de nous dire plusieurs fois, qu'ayant du monde à dîner, Adèle aurait à peine le tems de faire sa toilette.

LETTRE XXV.

Neuilly, ce 2 Septembre.

NOTRE journée, mon cher Henri, se termina hier aussi ridiculement qu'elle avait commencé. Lorsque j'entrai dans le sallon, Adèle courut au-devant de moi & me dit, tout bas, de venir écouter la personne du monde la plus extraordinaire. Une personne qui ne parle point sans placer trois mots presque synonimes l'un après l'autre; toujours trois, me dit-elle, jamais plus, jamais moins, & se rapprochant d'un homme jeune encore, ayant l'air froid, même un peu sauvage, dont tous les mouvemens étaient lents & toutes les expressions exagérées,

elle me le présenta comme un parent de M. de Senange. — " Monsieur, me „ dit-il, vous pouvez compter sur „ toute ma considération, ma défé- „ rence, & mes égards. „ Je m'assis près de lui : Adèle me demanda si enfin j'avais lu cette lettre que j'avais reçue avec tant de mystère ? Ce Monsieur s'empressa d'assurer que j'étais certainement trop poli, gracieux & civil, pour ne pas prévenir ses desirs! — Je lui répondis que les Anglais n'étaient pas si galans. — Ils ont raison, dit-il, car peut-être plaisent-ils davantage par leur ingénuité, leur sincérité, leur rudesse. — Pourquoi *rudesse*, lui demandai-je avec étonnement? — Monsieur, me répondit-il, nous appelons souvent rudesse, & sûrement mal-à-propos, leur vérité, leur franchise, & leur loyauté? —

Adèle riait comme une folle, jusqu'au point de m'embarrasser; mais au lieu de s'appercevoir qu'elle se mocquait de lui, il trouvait sa gaieté, son enjouement, & sa joie, admirables! Enfin on avertit qu'on avait servi; Adèle le fit asseoir à table près d'elle, & s'en occupa tout le dîner. Elle avait cependant assez de peine à le faire causer; car il est extrêmement sérieux, ne parlant presque jamais que lorsqu'on l'interroge, mais répondant toujours avec la même éloquence. Pendant le repas, il ne mangea ni ne refusa rien indifféremment; ce qu'il préférait était toujours sain, salubre & fortifiant; ce qui lui faisait mal était positivement indigeste, pesant & lourd. Au moment de son départ, Adèle lui demanda de revenir souvent; il l'assura que la gratitude, la reconnais-

sance & l'inclination l'y portaient, autant que sa soumission, son respect, & son dévouement. Après m'avoir demandé la permission de soigner, rechercher, cultiver ma connaissance, il se retourna vers M. de Senange, & lui dit que le mariage, qui chez les autres lui avait toujours paru mériter la raillerie, la plaisanterie, le ridicule, chez lui inspirait le desir, l'envie & la jalousie; & mettant ses pieds à la troisième position, une main dans sa veste, de l'autre saluant tout le monde avec satisfaction, il s'en alla. Adèle le conduisit, en le priant encore de revenir souvent. Je voulus lui parler un peu de cette disposition à la mocquerie, de cette manière de s'en préparer les occasions; je lui en fis quelques reproches; mais prenant le même ton que ce Monsieur, elle me pria de la

laisser rire, s'amuser, se divertir, & de n'être pas plus pédant, prêchant, grondant, qu'il ne l'était lui-même. Elle faisait des rires si extravagans, que sa gaieté me gagna: en dépit de moi je lui abandonnai ce parent, qui malgré ses ridicules, me paraît un fort bon homme. — Que je suis devenu faible, Henri! Autrefois ce persiflage m'aurait été insupportable; & aujourd'hui, non-seulement il m'a amusé, mais je l'ai même imité un instant. — Lorsque tout le monde fut parti, Adèle voulut profiter du peu de jour qui restait pour aller se promener. À peine fûmes-nous seuls, qu'elle me reparla de cette lettre. Je m'amusai à l'impatienter encore quelques momens, puis tirant la lettre de ma poche, je la lui présentai telle qu'on me l'avait remise le matin; car

je ne sais quelle complaisance m'avait empêché de l'ouvrir. Elle brisa le cachet; nous nous assimes au bord de la rivière, & nous la lûmes tous deux ensemble. La supérieure me mandait qu'elle avait fait assembler la communauté, que ses religieuses acceptaient, avec gratitude, la donation que je leur faisais au nom d'Adèle. Sa reconnaissance avait quelque chose de noble & d'affectueux, qui n'était point mêlé de cet étonnement dont les gens du monde accompagnent presque toujours leurs éloges ou leurs remercimens. Je présentai aussi à Adèle une copie de la lettre que j'avais écrite à la supérieure. "Pardonnez-moi, lui
„ dis-je, vivement, pardonnez-moi
„ d'avoir pris votre nom sans vous le
„ dire. Cette bonne œuvre eut été plus
„ parfaite si vous l'eussiez dirigée;

„ mais je n'ai pas eû le tems de vous
„ consulter. Entraîné par mon cœur,
„ j'ai desiré, & aussitôt j'ai voulu que
„ votre nom fut connu & invoqué par
„ les malheureux.... Que le pauvre,
„ lui dis-je en passant mes bras autour
„ d'elle, que le pauvre fatigué regarde
„ s'il ne découvre point votre demeure!
„ Qu'il tâche d'y arriver, la quitte
„ avec regret, & se retourne souvent,
„ en s'en allant, pour la revoir encore
„ & vous combler de bénédictions! „
— Adèle m'écoutait avec une espèce de ravissement. Elle était si émue que, lorsque j'eus cessé de parler, elle laissa tomber sa tête sur moi; nos visages se touchèrent, nos larmes se confondirent, mes bras l'entouraient encore! Je la pressai contre mon cœur, en me promettant intérieurement de respecter en elle la femme de mon

ami, peut-être la mienne un jour, lorsque la disproportion énorme des âges lui rendra sa liberté. — Adèle, loin de penser à me faire de froids remerciemens, me demanda avec émotion de lui apprendre à faire le bien, à mieux user de sa fortune ! Nous promîmes ensemble de ne jamais manquer l'occasion d'une bonne action !... & nous regagnâmes doucement la maison, où nous passâmes le reste de la soirée, contens l'un de l'autre, occupés de M. de Senange, & desirant également de le rendre heureux.

Fin du premier Volume.

